
ズーム
ZOOM
JAPON
www.zoomjapon.info
gratuit numéro 101 - juin 2020
TRADITION
Avec les derniers chindon'ya p. 18
VOYAGE
La "pluie de prunes" est là p. 24
Au temps du coronavirus
Eric Rechsteiner pour Zoom Japon

## ÉDITO **En colère**




Pour une majorité de Français qui sortent sonnés par huit semaines de confinement, la gestion gouvernementale de la crise sanitaire est jugée sévèrement. Mensonges, pénuries et infantilisation de la population, autant de points qu'ils dénoncent avec une certaine raison. Au Japon où le nombre de décès et de contamination liés au coronavirus est bien moins élevé que dans l'Hexagone, l'opinion publique est tout aussi fâchée contre ses dirigeants dont elle critique le manque d'engagement dans la lutte contre la pandémie. Aux deux extrémités de l'Eurasie, deux expériences assez différentes de la Covid-19, mais deux colères assez similaires. Bonne lecture.

LA RÉDACTION
courrier@zoomjapon.info

## LE REGARD D'ERIC RECHSTEINER

### Ville de Nara, préfecture de Nara



© Eric Rechsteiner

A quelques semaines de la saison des pluies, les rizières laissées au repos depuis l'automne sont préparées pour le repiquage qui aura lieu à ce moment-là. L'agriculture japonaise qui connaît bien des difficultés liées notamment au vieillissement de sa population accorde progressivement plus de place aux femmes comme en témoigne ce cliché où l'on voit une agricultrice manœuvrer un tracteur.

**25 700** milliards de yens, soit environ 220 milliards d'euros. Tel est le montant record du budget extraordinaire adopté par le gouvernement pour faire face à la crise économique liée à la Covid-19. Il servira notamment à financer les 100 000 yens que chaque résident au Japon recevra dont le coût a été évalué à 13 000 milliards de yens (112 milliards d'euros), soit la moitié de ce budget exceptionnel.

## JUSTICE **Manœuvre gouvernementale**

**Un fort mouvement de protestation sur le Net a finalement eu raison du projet d'ABE Shinzô, de reporter à 65 ans, contre 63 aujourd'hui, l'âge du départ à la retraite des procureurs (voir p.16). Pour ses opposants, le texte visait avant tout à assurer l'avenir du procureur général de Tôkyô, KUROKAWA Hiromu, proche du Premier ministre et pressenti pour prendre la tête du parquet national.**

## INNOVATION **Les brasseurs en première ligne**

**Après l'initiative prise en avril par Kiuchi, brasseur de bière situé à Naka, dans la préfecture d'Ibaraki, de produire des solutions alcooliques à partir des stocks de bière inutilisés après la fermeture de nombreux bars et restaurants, les deux plus grands producteurs Kirin et Asahi ont annoncé leur intention de rejoindre le mouvement. Ils fourniront les préfectures qui en feront la demande.**




# VIVEZ AUSSI CARLOTTA FILMS EN VIDÉO PAR ABONNEMENT !

**5€ par mois !**

## LE VIDÉO CLUB CARLOTTA FILMS, C'EST :

- Une sélection du meilleur du cinéma de patrimoine
- 50 films disponibles en permanence
- Des avant-premières, des surprises et des suppléments issus des archives Carlotta Films !

DARK STAR L'ETOILE GRAPHIQUE

**LEVIDEOCLUB.CARLOTTAFILMS.COM**



Eric Rechsteiner pour Zoom Japon

*Le célèbre Tôdai-ji, à Nara, totalement déserté par les touristes qui, d'habitude à cette époque de l'année, sont particulièrement nombreux.*

# Au temps du coronavirus

**Devenu une des destinations touristiques les plus prisées, le Japon a subi de plein fouet la pandémie. Reportage.**

En mars dernier, le nombre de visiteurs étrangers au Japon a atteint son plus bas niveau depuis 1989 avec une chute de 93 % du nombre de visiteurs par rapport à l'année précédente. Alors qu'à cette époque, le pays avait la réputation d'être cher et peu accessible aux voyageurs étrangers, il est devenu après quelques années d'efforts, une destination prisée pour les touristes du monde entier. Leur nombre a été multiplié par presque quatre depuis 2012. Le gouvernement du Premier ministre ABE Shinzô avait pour ambition d'atteindre le record de 40 millions de visiteurs en cette année olympique (voir *Zoom Japon* n°33, septembre 2013), puis 60 millions en 2030, pariant sur le tourisme comme moteur essentiel de la croissance économique. La Covid-19 aura eu raison des Jeux et de ces prévisions optimistes.

La *Golden Week*, série de jours fériés et de ponts fin avril-début mai, et seule véritable période de vacances pour les Japonais, est en temps normal une des saisons les plus fastes pour l'industrie du tourisme, car aux visiteurs étrangers se joignent des millions de vacanciers nippons. Mais cette année, en l'absence quasi totale d'étrangers et alors qu'il était demandé aux Japonais de faire preuve de civisme et d'éviter les déplacements non essentiels jusqu'à la fin de l'état d'urgence, cette période, dans deux des villes qui dépendent le plus du tourisme, Kyôto et Nara, a été particulièrement tranquille. Début mai à Nara, sur la place de la gare déserte et ensoleillée, le petit haut-parleur d'un magasin de souvenirs en mal de clients diffuse en boucle des annonces en chinois et en anglais : *"Soyez les bienvenus !"* Plus loin, un restaurant-bar de style occidental, qui dépend lui aussi entièrement de la manne touristique étrangère, s'est reconverti, de grands signes sur sa vitrine affichent : *"Nous avons des masques !"* La ville, dont les grandes arcades commerçantes en temps ordinaire débordent de monde, affiche un calme provincial.

Environ 1 200 cervidés, considérés comme les messagers des dieux, vivent dans le parc de Nara et sont nourris par les centaines de milliers de touristes qui visitent la ville chaque année. Aux abords de la majestueuse Nandaimon, la porte sud du temple Tôdai, les biches et les cerfs sont bien là à attendre les touristes. Ils sont rassemblés devant la seule boutique de souvenirs encore ouverte, car elle vend aussi des *shika senbei,* ces biscuits pour les cerfs auxquels ils ont pris goût. Mais les passants se font rares. A quelques encablures, perché à flanc de colline, le Nigatsudô, l'un des célèbres temples appartenant au complexe du Tôdai-ji et étape obligée pour tout visiteur de Nara, est devenu un refuge pour les jeunes couples en quête de tranquillité et de vue imprenable sur la ville.

Le train, d'ordinaire bondé, qui relie Nara à Kyôto fait des allers-retours pratiquement à vide et la gare de Kyôto semble abandonnée, il faut remonter à l'année 2011, et aux conséquences du tremblement de terre et de la catastrophe de Fukushima (voir *Zoom Japon* n°9, avril 2011),

pour retrouver une telle impression d'étrangeté. Le célèbre temple bouddhiste Kiyomizu, qui domine le quartier de Gion, accueille en temps normal quelque 10 000 visiteurs chaque jour mais n'en voit plus passer qu'une dizaine depuis le début avril, pour la plupart des habitants venus en voisin, comme pour faire un état des lieux. Dans le quartier alentour, les ruelles commerçantes où les touristes font habituellement de longues queues pour acheter des glaces au matcha, sont entièrement vides. Les seuls bruits qui viennent encore perturber ce calme sont ceux des engins de travaux qui détruisent d'anciennes maisons d'habitation afin de construire hôtels, pensions et cafés, pour touristes.
Au nord-est de la ville, l'illustre Pavillon d'or garde secret le nombre de ses visiteurs quotidiens, mais à en juger par son gigantesque parking vide, on se doute qu'en temps normal ils sont nettement plus nombreux. Pénétrer dans ce lieu donne l'impression d'entrer dans un décor de film, le fameux bâtiment est bien là, ainsi que son reflet dans l'élégante pièce d'eau qui l'entoure, les très nombreux marchands de souvenirs et d'amulettes sont tous ouverts, les dizaines d'employés masqués en poste à leurs guichets, protégés des clients par de grandes bâches de plastique, mais un seul détail manque à la mise en scène, les visiteurs.
Dans de nombreux recoins des quartiers historiques, les habitants de l'ancienne capitale semblent reprendre avec plaisir possession de leur ville, la redécouvrir. Et tous ceux que l'on interroge confient volontiers apprécier ce calme retrouvé. Haut lieu des selfies pour Instagram, et symbole des méfaits du tourisme de masse, le sanctuaire shintô Fushimi Inari Taisha, et ses milliers de portiques vermillons, est redevenu un lieu de culte, les bâtiments lovés dans une forêt de cyprès parcourue de petits ruisseaux ont retrouvé leur mystère, les oiseaux se font entendre et les habitants des alentours viennent s'y recueillir. Le ralentissement de l'activité économique est surtout perceptible aux abords des hôtels et dans les quartiers de restaurants, où la plupart des établissements sont déserts. En fin de journée, à une heure où il est habituellement difficile de trouver un taxi, de longues files de voitures se forment.
Jusqu'à la fin des années 1980, il n'était pas rare de se retrouver en fin de journée, les bus d'écoliers en voyage de classe enfin partis, totalement seul à arpenter les plus célèbres des jardins zen de Kyôto. On se prend à rêver d'un retour quelques années en arrière ou du moins d'un gouvernement qui n'aurait pas de politique touristique seulement basée sur le chiffre et qui saurait conjuguer développement touristique et préservation des sites. La pandémie aura au moins eu le mérite de laisser le temps à la réflexion.

ERIC RECHSTEINER

# ANALYSE **Pourquoi tant de critiques**

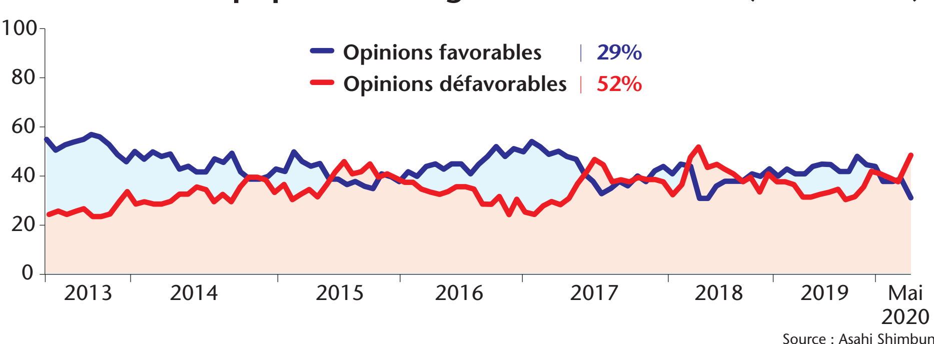
**Malgré un nombre limité de personnes atteintes par le virus, l'opinion publique met en cause l'action de l'Etat.**

Près de cinq mois se sont écoulés depuis que la pandémie de coronavirus a gagné le territoire japonais, et bien que le nombre de personnes contaminées et de décès soit relativement plus faible que dans d'autres pays, l'impression générale est que les autorités auraient pu faire plus et mieux pour contenir la propagation du virus. *Zoom Japon* s'est entretenu avec le professeur Jeffrey Kingston au sujet de la situation actuelle. Directeur des études asiatiques et professeur d'histoire moderne du Japon à la Temple University, il a beaucoup écrit sur la politique dans le Japon contemporain.

**Le gouvernement a été critiqué pour sa gestion de la crise. A votre avis, qu'est-ce qu'ABE a fait de mal ? Pourquoi ces critiques ?**
**Jeffrey Kingston :** Sa réponse a été tardive et lente, laissant planer une sorte de laisser-aller qui a touché de nombreux organismes publics et autorités locales. L'incident du navire de croisière Diamond Princess [712 des 3 711 passagers et membres d'équipage ont été testés positifs au coronavirus, et 14 des personnes qui étaient à bord sont par la suite décédées] a été un premier signal d'alarme. Il a marqué l'arrivée du virus au Japon. En général, lorsque les dirigeants voient que leur pays est en proie à de graves problèmes, ils réfléchissent à ce qu'ils doivent faire, puis ils mobilisent le gouvernement et le peuple afin d'endiguer l'épidémie (voir pp. 9-10). Cependant, ABE Shinzô avait clairement d'autres choses en tête. Il voulait voir les Jeux olympiques (JO). Il a donc fait ce qu'il a pu pour minimiser le risque. Il n'a pas voulu entendre parler des tests et a cherché à rester optimiste sur la possibilité d'organiser ce grand rendez-vous sportif. Et ce jusqu'à la mi-mars. Il a ainsi mis en danger la santé publique.

**Pourquoi pensez-vous que les JO étaient si importants pour le Premier ministre ?**
**J. K. :** Parce qu'il les considère comme le couronnement de sa carrière de chef du gouvernement. Il est clair qu'un type qui se déguise en Super Mario [lors de la cérémonie de clôture des JO de Rio en 2016, il avait revêtu le costume du célèbre personnage de jeu vidéo] est prêt à tout pour laisser une quelconque trace de son passage au pouvoir. Voyez-vous, il est à la tête du pays, depuis 2012 [record de longévité dans l'histoire de l'Archipel], et il n'a pourtant pas de quoi se vanter. Sa politique économique baptisée Abenomics n'a pas porté les fruits escomptés, surtout après la nouvelle augmentation de la taxe sur la consommation de l'année dernière. Jusqu'à ce moment-là, l'économie japonaise s'était bien portée parce que la croissance mondiale était au rendez-vous. Le facteur économique est aussi important quand on évoque le dossier olympique. Selon certaines estimations, le Japon a investi jusqu'à 28 milliards de dollars pour l'organisation de cet événement. Les intérêts sont donc considérables, ce qui explique pourquoi il tablait sur sa tenue. Le Keidanren, la principale organisation patronale, voulait aussi organiser les Jeux olympiques parce qu'il pensait que les JO donneraient un coup de fouet à l'économie. Pour lui, le scénario d'une annulation liée à la Covid-19 ferait entrer le pays déjà affaibli dans une profonde récession. Si vous regardez le site Internet du Keidanren, on pouvait encore y lire, le 25 mars, date de l'annonce du report des Jeux

**Evolution de la popularité du gouvernement Abe (2013-2020)**

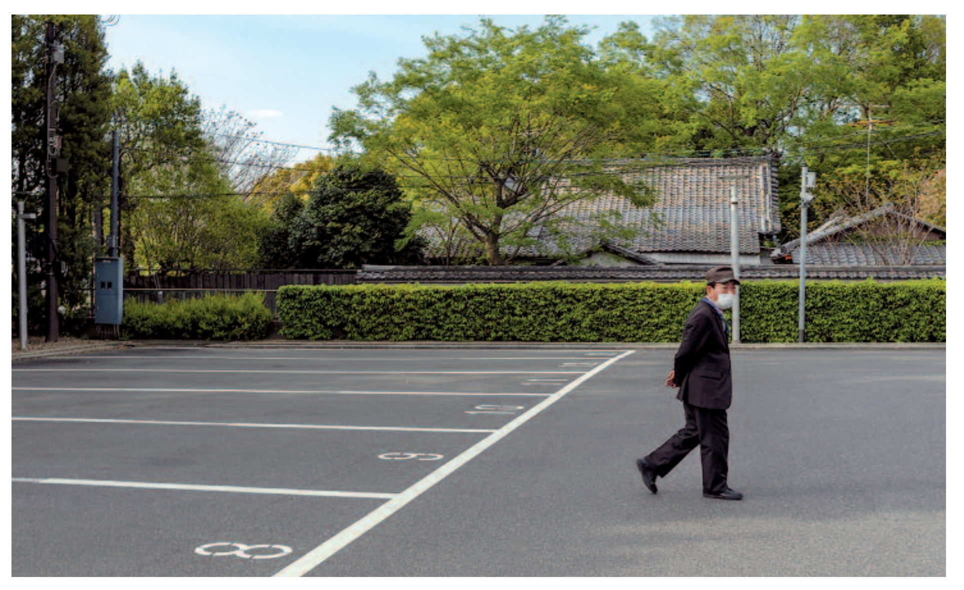


Source : Asahi Shimbun

olympiques à l'été 2021, que : *"nous sommes en mesure d'identifier les foyers d'infection et contenir l'épidémie"*.
Sur le plan diplomatique, il espérait pouvoir avoir une rencontre au sommet avec le président chinois Xi Jinping en avril. S'il avait pris des mesures drastiques pour contenir l'épidémie en imposant, par exemple, une interdiction totale de voyager depuis la Chine, cela aurait pu contrarier son interlocuteur qui a finalement annulé sa visite. Je pense que ce rendez-vous chino-japonais attendu depuis longtemps constitue une autre raison pour laquelle il a minimisé le risque lié à la Covid-19.

**La manière dont les autorités ont abordé le sujet des tests a également été critiquée.**
**J. K. :** Le gouvernement a justifié le faible nombre de tests par sa volonté de se concentrer sur les foyers de contamination. Mais quand on arrive à une situation où l'on peut tracer moins de la moitié des voies de transmission, cela signifie que cette méthode ne fonctionne pas. Et si vous ne testez pas suffisamment de personnes, vous ne pouvez pas connaître l'ampleur réelle du problème. Alors, que faire ? Lorsque vous avez compris que cela peut être grave, vous devez mobiliser tous les moyens nécessaires pour être prêt à affronter le problème, au cas où. Mais ce n'est évidemment pas ce qui s'est passé. Depuis le début du mois d'avril, l'Association médicale japonaise affirme que le système de santé est au bord de la rupture. Cela ne correspond pas vraiment au Japon auquel nous pensons habituellement – bien préparé, avec une attention méticuleuse aux détails. Comment ont-ils pu être pris au dépourvu à ce point ? Certes, tous les pays industrialisés connaissent des problèmes de pénurie, mais le Japon a eu pas mal de temps pour se préparer. Au lieu de cela, il manque d'installations adéquates, la capacité en lits de réanimation est limite. Il ne dispose que de la moitié des lits de l'Espagne et d'un septième de ceux des Etats-Unis. A Ôsaka, les autorités locales mendiaient des blouses chirurgicales alors qu'on y recensait seulement 900 cas. Bien sûr, les différentes préfectures et les hôpitaux auraient dû agir plus rapidement. Mais si le patron dit *"Eh bien, ce n'est pas grave"*, tout le monde a tendance à se laisser aller. Après tout, il doit savoir de quoi il parle. Je pense donc que cette attitude désinvolte a été un dangereux message aux fonctionnaires et aux responsables du pays.

**Au fil des ans, le Premier ministre a multiplié les scandales et les gaffes. Aujourd'hui, certains analystes affirment que la crise de la Covid-19 pourrait entraîner sa disparition**
**J. K. :** Il ne faut pas le sous-estimer car il rebondit toujours. Cela dit, il est vrai que sa popularité s'est nettement détériorée dernièrement. Une nette majorité de personnes pense qu'il n'a pas su répondre à la crise du coronavirus. Il suffit de voir les sondages des grands journaux comme l'*Asahi Shimbun* ou le *Mainichi Shimbun*. Même le *Sankei Shimbun,* qui est considéré comme un quotidien pro-ABE, a rapporté, en mars, une augmentation de 25 points de la désapprobation à l'égard de sa gestion de la crise. Je pense qu'il y a un consensus général parmi les Japonais pour dire qu'il ne s'est pas couvert de gloire. Certes, son taux de soutien est encore assez élevé, surtout pour quelqu'un qui est au pouvoir depuis 2012.
Ce qui est bizarre avec ABE Shinzô, c'est que les taux de soutien pour toutes les politiques dont il est l'initiateur sont tous inférieurs à son taux de soutien général. En général, si l'on n'aime pas votre politique, on ne vous soutient pas. Mais dans son cas, les Japonais restent derrière lui même s'ils n'apprécient pas ce qu'il fait. En 2013, un sondage, dans lequel il était demandé aux gens pourquoi ils le soutenaient, a révélé que 15 % appréciaient sa capacité de diriger, 15 % étaient satisfaits de ses mesures, et 50 % le soutenaient faute d'alternative. Vous voyez, ABE bénéficie à la fois de l'absence d'un rival clair au sein du Parti libéral démocrate (PLD) et d'une opposition quasi inexistante. Ainsi, malgré tous les scandales et la mauvaise publicité, chaque fois qu'il semble s'effondrer, il parvient à rebondir. Si le Japon s'en sort sans un grand nombre de morts, on lui attribuera probablement le mérite d'avoir bien géré une situation très périlleuse. Les gens oublieront les trébuchements et se concentreront sur le résultat, qu'il ait eu ou non un impact réel sur ce résultat.
Le véritable enjeu sera de résister aux conséquences économiques car même si l'économie japonaise reste saine, les chaînes d'approvisionnement ont été détruites et la demande mondiale sera en baisse. Bien sûr, ABE Shinzô peut toujours dire que ces choses sont hors de son contrôle. Vous pouvez donc imaginer un scénario dans lequel il ne sortira peut-être pas en héros, mais où il pourra quand même survivre politiquement. Il ressemble à un Premier ministre en téflon.


Eric Rechsteiner pour Zoom Japon

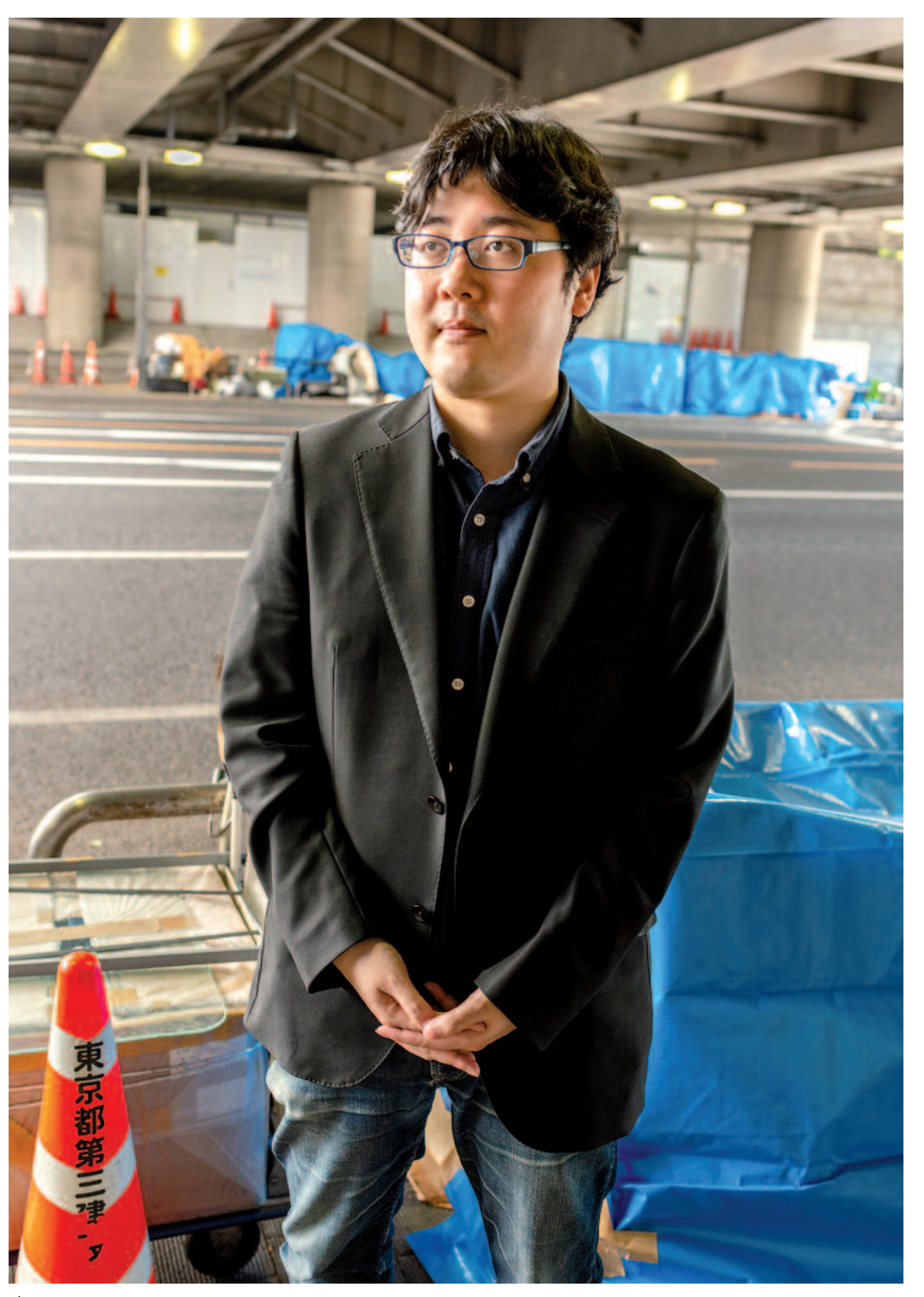
*Malgré une gestion de la crise sanitaire jugée insatisfaisante, ABE Shinzô semble indéboulonnable.*

**J'ai lu qu'ABE pourrait lancer, dans les prochains mois, une sorte de croisade contre toute dissidence politique. Qu'en pensez-vous ?**
**J. K. :** ABE Shinzô et son parti veulent depuis longtemps réviser la Constitution, et l'une des choses qu'ils aimeraient faire est d'introduire un amendement qui permettrait au Premier ministre de déclarer l'état d'urgence. Selon le projet de Constitution du PLD établi en 2012, cela permettrait au chef du gouvernement de suspendre la Diète et de gouverner par décret. La grande différence, bien sûr, est que les délibérations de la Diète sont transparentes – elles sont même télévisées – alors qu'un décret est décidé en secret. Le gouvernement deviendrait donc beaucoup moins transparent, ce qui porterait atteinte à la démocratie.
En ce qui concerne la répression de la dissidence avant qu'il y ait une révision constitutionnelle, je ne pense pas que cela se produise. Je veux dire que la pandémie a créé une sorte de tout nouveau monde qu'il est difficile d'anticiper. Les autocrates du monde entier ont la possibilité de réaliser leurs programmes politiques, y compris la suppression des libertés civiles. Mais au Japon, je pense que c'est un petit risque. Il existe un esprit démocratique sain dans ce pays. Cela susciterait beaucoup de réactions. Même si les partis d'opposition sont plutôt faibles, ils pourraient malgré tout compliquer les projets d'ABE. Je sais que beaucoup de gens pensent que la société japonaise est faite pour le militarisme et l'autoritarisme, mais je ne le considère pas vraiment comme ça.

PROPOS RECUEILLIS PAR GIANNI SIMONE

# IMPACT **Attention fragiles !**

**Depuis le début de la pandémie, la situation des plus démunis s'est détériorée. Moyai se mobilise et les aide.**



Eric Rechsteiner pour Zoom Japon

*Ônishi Ren, responsable de Moyai, sous un pont de Shinjuku où vivent de nombreux sans-abri.*

Alors que les journaux et les chaînes de télévision recensent quotidiennement les personnes infectées ou qui succombent au coronavirus, beaucoup d'autres, du fait de la maladie, perdent leur gagne-pain et n'ont pas d'endroit où vivre. L'une des organisations qui s'est retrouvée en première ligne pour venir en aide à ces personnes s'appelle Moyai. Cette association basée à Tôkyô se consacre à l'aide aux sans-abri et aux personnes défavorisées. Fondée en 2001, elle compte actuellement une centaine de membres, dont 10 salariés et 90 bénévoles, ce qui en fait l'une des plus importantes de la capitale. *"Notre objectif consiste à tenter de répondre à la double conséquence liée à la pauvreté, à savoir la détresse financière et l'isolement social, en fournissant des informations et des conseils, et en agissant comme garants auprès des propriétaires"*, raconte Ônishi Ren, directeur de Moyai. Il appartient également à d'autres organisations comme Shinjuku Gohan Plus, une soupe populaire pour les sans-abri, et Inochi no Denwa, un groupe de prévention du suicide.

Selon lui, la situation a commencé à se détériorer à la fin du mois de février, lorsque le gouvernement a interdit les grands rassemblements humains, affectant ainsi de nombreuses entreprises telles que les organisateurs d'événements, les restaurants, les bars et les cafés, et les divertissements nocturnes. Les choses se sont encore aggravées en avril, lorsqu'un nombre non négligeable d'entreprises ont été contraintes de fermer. *"Cependant, plus que la typologie des emplois, je dirais que la plus grande source de problèmes est liée à la nature des contrats de travail"*, note-t-il. *"Les personnes ayant des emplois à temps partiel, des contrats non réguliers, des contrats à durée déterminée et les intérimaires sont ceux qui connaissent les pires problèmes. Avec des salaires déjà faibles à la base – généralement entre 100 000 et 200 000 yens (entre 850 euros et 1 700 euros) par mois –, ils vivent au jour le jour et ont peu de chances d'économiser de l'argent. Par ailleurs, de par leur nature, ces emplois n'offrent aucun avantage ni aucune protection en périodes de crise comme celle que nous traversons actuellement"*.

Une autre catégorie de personnes qui va être durement touchée par la récession induite par la pandémie est celle des ouvriers. *"Beaucoup d'entre eux sont envoyés par des agences de recrutement en tant qu'employés temporaires"*, explique le directeur de Moyai. *"Ils vivent généralement dans des dortoirs d'entreprise pendant la durée de leur contrat. Le problème est qu'à partir de la fin mars, de nombreuses usines ont fermé les unes après les autres, obligeant tous ces travailleurs temporaires à quitter leur lieu de vie. Nous sommes encore dans la première phase de la crise car une fois leur contrat terminé, ils ont entre deux semaines et un mois pour rassembler leurs affaires et déménager. Sur le plan financier, leur salaire de mars est versé en avril, et ils vont recevoir du gouvernement une aide de 100 000 yens, comme tout le monde au Japon. Cela devrait leur permettre de gagner un peu de temps. Mais en mai et juin, les vrais problèmes vont commencer et j'ai peur que les choses se détériorent rapidement pour beaucoup de gens. En tout cas, les choses vont mal pour la plupart des entreprises, à l'exception des supermarchés et des épiceries. Les entreprises de livraison se portent également bien car de plus en plus de personnes choisissent d'acheter sur Internet pour des raisons de sécurité"*, ajoute-t-il.

Un autre groupe de personnes qui se sont soudainement retrouvées sans endroit où dormir sont celles qu'on a baptisées "les réfugiés des cybercafés" *(netto kafe nanmin)*. Ces établissements

sont omniprésents au Japon. Ils sont ouverts 24 heures sur 24 et, outre l'accès illimité à Internet, ils proposent des boissons non alcoolisées, des mangas et des magazines gratuits, et offrent même de la nourriture, ainsi que des services de douche et de blanchisserie moyennant un supplément. Ils sont parfois utilisés par des personnes qui travaillent jusque tard dans la nuit ou qui ratent le dernier train, mais au cours des 20 dernières années, une nouvelle catégorie de sans-abri est apparue, qui les utilise comme des logements temporaires à bas prix.

*"En théorie, c'est interdit par la loi, et vous n'êtes pas autorisé à rester si vous ne présentez pas un document prouvant que vous avez une adresse permanente"*, rappelle ÔNISHI Ren. *"Toutefois, le système présente de nombreuses failles. Les autorités regardent souvent ailleurs, et de nombreux cybercafés sont de toute façon ouverts à tous"*. Selon une enquête du gouvernement métropolitain de Tôkyô réalisée en 2018, quelque 4 000 personnes vivaient dans des cybercafés. *"Il faut comprendre que tout le monde ne vit pas en permanence dans des cybercafés"*, explique le directeur de l'association. *"Ainsi des ouvriers irréguliers peuvent travailler quelques mois dans la préfecture de Tochigi, au nord de la capitale, puis, à l'expiration de leur contrat, déménager dans une autre usine à Gifu, plus à l'ouest. Cependant, la fin d'un emploi ne coïncide pas exactement avec le début du contrat suivant. Dans ce cas, ils doivent rester quelque part, et le séjour à l'hôtel est trop coûteux, tandis que la location d'une chambre pour un mois seulement est peu pratique et difficile. Dans ce cas, le cybercafé devient l'option la plus pratique"*.

La municipalité a créé le Tokyo Challenge Net pour aider les personnes sans domicile, et fournit 2 000 chambres d'hôtel à titre temporaire. Selon un fonctionnaire de la capitale, ils ont même renoncé à exiger que les bénéficiaires de cette aide présentent un certificat attestant qu'ils vivent dans la capitale depuis plus de six mois. Toutefois, ÔNISHI Ren n'est pas entièrement satisfait de la manière dont les autorités ont réagi à la crise. *"Jusqu'à présent, leur réponse a été lente et inadéquate. Le Japon dispose d'un très bon système de protection sociale et d'assurance. Ce filet de sécurité peut être très utile. Cependant, il y a deux problèmes : tout d'abord, il existe dans notre pays une stigmatisation sociale des personnes qui demandent de l'aide par le biais du système de protection sociale ; une culture de la honte qui empêche les personnes dans le besoin de demander de l'aide. Deuxièmement, et c'est le plus important, les autorités ne rendent pas le système facile à utiliser. Pour vous donner un exemple, il est vrai que le gouvernement métropolitain a fourni 2 000 chambres d'hôtel. Pourtant, il n'a pas fait de publicité pour ces chambres. Vous ne trouverez aucune information ni sur son site Internet ni sur sa page Twitter. Cela ressemble à une opération de relations publiques. Les autorités veulent montrer qu'elles font quelque chose, mais en réalité, elles trouvent tout le processus gênant. Elles espèrent en fait que personne ne va se porter candidat"*, regrette-t-il. Il y a même eu des cas où certains bureaux d'aide sociale ont refusé des demandes, apparemment en raison d'un malentendu entre les fonctionnaires.

Il est certain que la difficulté de faire face à une si soudaine détérioration de la situation met à l'épreuve l'ensemble du système de protection sociale, y compris de nombreuses associations à but non lucratif. *"La pandémie de la Covid-19 affecte notre capacité à aider ceux qui sont dans le besoin"*, reconnaît ÔNISHI Ren. *"De nombreuses petites associations ont pratiquement suspendu leurs activités. Heureusement, nous avons pu poursuivre les nôtres. Récemment, nous avons en fait augmenté le nombre de jours où les gens peuvent nous contacter par téléphone ou par courriel, ou se rendre à notre bureau. Dans le même temps, nous continuons à mener des actions de sensibilisation auprès des groupes de personnes vulnérables. En conséquence, les appels à l'aide ont presque doublé. Pour le seul mois d'avril, nous avons aidé plusieurs centaines de personnes, dont plus de 200 que nous avons rencontrées en personne"*, confirme-t-il.

Il a été très difficile de trouver un équilibre entre la mission d'aide et la nécessité de se protéger contre l'infection. *"Beaucoup de nos volontaires sont des personnes âgées, tandis que d'autres ont des problèmes de santé"*, explique le patron de Moyai. *"Nous leur avons donc demandé de rester à la maison. Et puis, il y a ceux qui ne peuvent pas venir parce qu'ils doivent s'occuper de leurs enfants. En conséquence, le nombre de bénévoles disponibles a considérablement diminué au cours du dernier mois. C'est loin d'être facile, mais dans un sens, cela a été une expérience d'apprentissage précieuse"*.

Moyai et Shinjuku Gohan Plus agissent, en temps ordinaire, indépendamment l'une de l'autre, mais elles ont récemment commencé à coordonner leurs activités pour mieux faire face à l'urgence. *"Notre soupe populaire est ouverte le samedi après-midi à Shinjuku"*, déclare ÔNISHI Ren. *"Nous le faisons depuis six ans, et bien sûr, même dans ce cas, nous avons constaté une forte augmentation du nombre de demandes. Outre la distribution de nourriture, nous fournissons une assistance médicale et juridique. Notre espoir, en plus de surmonter l'urgence liée au coronavirus, est d'aider ces personnes à atteindre une certaine indépendance"*.

**JEAN DEROME**

## MANGA **SHIMA Kôsaku, le personnage qui tombe toujours à pic**

Comme ses fans pouvaient s'y attendre, SHIMA Kôsaku, personnage emblématique du manga, ne pouvait pas rester en retrait de la crise du coronavirus. Créé en 1983 par HIROKANE Kenshi dans le magazine de prépublication *Shûkan Morning* de l'éditeur Kôdansha, il est un véritable baromètre de l'évolution de la situation dans l'Archipel. Les lecteurs assidus de ses aventures n'ont donc pas été surpris de voir apparaître, dans le 20e numéro de l'année, un SHIMA Kôsaku portant un masque de protection. *"Alors M. SHIMA, vous voilà avec un masque aujourd'hui"*, lui lance la secrétaire du patron de l'entreprise dont il est devenu l'un des conseillers. *"Comme je fais partie des personnes âgées, à 72 ans, j'ai intérêt à me protéger du coronavirus…"*, lui répond-il. C'est qu'il n'est plus tout jeune celui dont on a commencé à suivre le parcours au milieu des années 1980. De *kachô* (chef de section), l'homme a eu une carrière exemplaire qui l'a conduit à devenir, en 2008, président *(shachô)* de Hatsushiba Goyô. Incarnation du salaryman totalement investi dans son travail, SHIMA Kôsaku s'est imposé au fil des années comme le miroir de cette partie importante de la population, ceux qu'on a appelés *"les bons petits soldats de l'entreprise"* à l'époque où l'économie japonaise brillait de tous ses feux. Appartenant à la génération des baby-boomers, son regard sur le pays permet de saisir les préoccupations des Japonais, du moins cette génération dont l'influence reste prédominante dans la mesure où, faute de renouvellement de la population, elle reste au cœur de la gestion des affaires du pays. Voilà qui explique pourquoi lorsqu'il fut "nommé" président de son entreprise, le *Yomiuri Shimbun*, le principal quotidien du pays, suivi par le reste de la presse lui avait consacré ses gros titres. S'il n'occupe plus de poste exécutif, SHIMA Kôsaku n'en reste pas moins influent. Devenu conseiller *(sôdanyaku)*, il apporte son expérience. D'ailleurs, dans l'épisode, où il apparaît avec son masque de protection, il se retrouve à devoir agir dans un contexte économique compliqué en raison notamment du report des Jeux olympiques. En suivant ses différentes interventions auprès de responsables politiques ou d'entrepreneurs locaux, les lecteurs comprennent les enjeux de l'économie réelle japonaise. Il n'est donc pas étonnant que SHIMA Kôsaku demeure si populaire. Car avec lui, les choses paraissent beaucoup plus simples à comprendre.

**GABRIEL BERNARD**






*Extrait de Sôdanyaku SHIMA Kôsaku, Shûkan Morning n°20, 16 avril 2020.*

HIROKANE Kenshi/Kôdansha

# HISTOIRE Oubliées les leçons du passé

**Pour Sheldon Garon, professeur à l'université de Princeton, les dirigeants ont perdu leur expertise de la société.**



Cet employé d'une boîte de nuit dans le quartier de Kabukichô, à Tôkyô, attend vainement des clients.

Eric Rechsteiner pour Zoom Japon

Face à la pandémie, le gouvernement japonais a réagi plus tardivement que la plupart de ses voisins asiatiques confrontés au même fléau. Un retard critiqué par la population. Pourtant, le pays est coutumier des catastrophes. Sheldon Garon, professeur à l'université de Princeton et auteur de nombreux ouvrages dont *Molding Japanese Minds* [Modeler les Japonais, Princeton University Press, 1997, inédit en français], analyse la situation au regard de l'histoire.

**Peut-être plus que tout autre pays dans le monde, le Japon a été confronté dans le passé à des désastres importants comme le séisme de 1923 qui a détruit Tôkyô ou encore la Seconde Guerre mondiale dont il est sorti détruit à 80 %. Comment a-t-il réussi à sortir de ces phases critiques ?**

**Sheldon Garon :** Depuis le début du XXe siècle, le gouvernement japonais a mis en œuvre un mode de gouvernance assez spécifique fondé entre autres sur une gestion sociale ou des campagnes de martelage moral. Et cela est toujours considéré par l'Etat et la société comme une bonne recette à appliquer en cas de crises comme celles que vous avez citées. Cela s'est appuyé sur sur un tissu d'organisations et cela n'a jamais été de la communication ou de la propagande. Il y a vraiment quelque chose de concret dans cette gestion de crise qui permet de toucher l'ensemble de la population. Dans la période d'avant-guerre et même après la défaite de 1945 jusque dans les années 1990, il existait un réseau très dense d'associations qui permettaient de faire circuler l'information et les mots d'ordre jusqu'aux plus bas niveaux de la société. Pendant la Seconde Guerre mondiale, le maillage était tellement fin qu'il pouvait comprendre le plus petit pâté de maisons. Cette structure s'est imposée avec le temps comme une sorte de modèle sur lequel l'Etat a pris appui pour gérer les situations de crise et leurs conséquences. Ce fut le cas après le séisme de 1923 comme pendant la guerre où les comités de quartier géraient au plus près la défense passive, faisaient régner l'ordre quand une bonne partie des forces de police et des militaires étaient envoyés sur le front à l'étranger. Les organisations de voisinage assuraient l'essentiel de ces tâches. Après la guerre, malgré certaines affirmations officielles selon lesquelles le système avait disparu, il s'est avéré qu'il avait bel et bien survécu. Malgré l'avènement de la démocratie, cette infrastructure a continué d'exister comme on a pu le constater avec le lancement de vastes campagnes d'économie. Il y a également eu des campagnes en faveur de ce qu'on a appelé la nouvelle vie pour améliorer le quotidien des Japonais ou la santé publique comme la lutte contre les moustiques ou les mouches, comme la nutrition des enfants ou leur vaccination. On peut également citer la lutte contre la criminalité et ces fameuses campagnes destinées à favoriser une certaine frugalité parmi la population. Donc ce système a survécu longtemps et il n'a pas tout à fait disparu aujourd'hui comme on a pu le constater après la triple catastrophe de 2011. Une grande campagne d'économie de l'électricité *(setsuden)* a été lancée même si elle ne s'est pas appuyée tout à fait sur les mêmes infrastructures que les mouvements du passé. Une grande partie de cette campagne s'est déroulée par le biais de la publicité, mais il y a eu aussi des relais au niveau local. Ce fut d'ailleurs un grand succès puisque le pays a réussi à économiser entre 20 et 25 % d'énergie dans un contexte où les centrales nucléaires avaient arrêté leur production d'électricité. La gestion sociale n'est donc pas morte.

**Lors de certaines catastrophes, les Japonais ont parfois eu des réflexes xénophobes comme aujourd'hui à l'égard des Chinois. Est-ce une spécificité japonaise ?**

**S. G. :** Je ne crois pas que ce soit le seul fait du Japon. On peut le constater un peu partout. Le département d'Etat vient juste d'émettre un avertissement pour les Africains-Américains afin qu'ils ne se rendent pas dans le sud de la Chine parce qu'ils risquent *"d'être attaqués ou d'être mis en quarantaine"*. Aux Etats-Unis, on a recensé de nombreuses agressions contre des personnes d'origine asiatique. La quête du bouc émissaire est un phénomène général. Notre président, Donald Trump, a même affirmé qu'il s'agissait d'un complot des Africains-Américains à New York de tomber malade afin de porter préjudice au reste du pays. Cela dit, il va de soi qu'il existe une spécificité locale. Evidemment la longue histoire entre les Japonais et leurs voisins chinois et coréens contribue à faire de ces derniers des boucs émissaires évidents dans des situations données. Le sentiment de supériorité que les Japonais peuvent avoir à l'égard des Chinois ou des Coréens s'explique par leur attitude au moment où ils ont occupé les territoires de ces populations. Il faut donc chercher ses relents de racisme dans cette histoire agitée (voir *Zoom Japon* n°40, mai 2014).

**Quelles ont été les particularités des actions entreprises par les autorités par le passé ?**

**S. G. :** Comme je l'ai dit précédemment, l'Etat a pu s'appuyer sur différentes infrastructures pour mener ces différentes campagnes. Il a aussi pu compter sur une spécificité de cette partie du monde selon laquelle chaque individu doit faire partie du mouvement. Si, par exemple, chaque village décide de s'attaquer aux moustiques, le problème sera résolu en moins d'une semaine

grâce à cette mobilisation de tous. La dernière grande campagne remonte aux années 1970 après le premier choc pétrolier de 1973-1974 quand le gouvernement a lancé une gigantesque campagne pour faire des économies, mais aussi des initiatives en faveur de la protection de l'environnement afin de réduire la consommation d'énergie et de préserver les finances publiques. En procédant de cette manière, les gens consommaient moins et les entreprises pouvaient réduire les salaires afin de relancer les exportations. Ce fut une énorme campagne de mobilisation très concrète. Par la suite, la campagne pour le bien-être est aussi intéressante. Lancée à la fin des années 1970 avec ce que le gouvernement a qualifié de crise du vieillissement de la population, elle avait pour but de montrer que le modèle européen d'état providence n'était pas adapté au Japon. Il fallait que le Japon s'appuie davantage sur un programme de soins communautaires, sur la famille, sur les entreprises et l'Etat a mis sur pied des groupes de volontaires au niveau local en renforçant ce qui existait déjà. Le pays n'avait pas les moyens de reproduire ce qui pouvait, par exemple, exister en Suède et préférait créer quelque chose fondé sur une base familiale et communautaire. Ce fut aussi une grande campagne, mais moins visible que la précédente dans la mesure où il s'agissait d'une crise à long terme. Reste que depuis les années 1990, on assiste à un rapide déclin de ce genre de mouvements de mobilisation.

**A vous écouter, on a l'impression que les Japonais se distinguent par une approche à long terme.**

**S. G. :** C'est juste. Si je prends le cas des Etats-Unis, il n'existe aucun plan à long terme. En Europe, je ne suis pas sûr que ce soit vrai dans la mesure où il existe une approche plutôt technocratique dans la gestion locale. Même si le succès n'est pas toujours au rendez-vous, il existe un certain respect de l'expertise. La présence d'experts au sein de diverses structures de gouvernance dans la plupart des pays européens ne les distingue pas du Japon dans la mesure où les dirigeants japonais, à la fin du XIX[e] siècle, ont remodelé l'Etat japonais en se fondant sur ce qui existait en Europe. Il y a donc toujours eu une culture de l'expertise dans l'Archipel et une planification à long terme.

**Néanmoins, il ne semble pas que cela soit toujours le cas au Japon.**

**S. G. :** On a commencé à percevoir un changement au début des années 1990 quand le gouvernement japonais a réagi avec lenteur à l'éclatement de la bulle financière. Il lui a fallu près de 15 ans pour y mettre un terme. On peut trouver une explication dans le fait que la bureaucratie a perdu de son autorité par rapport aux décennies précédentes. Il est d'ailleurs assez ironique de constater que la bureaucratie française est peut-être aujourd'hui plus puissante que la bureaucratie japonaise *(rires)*. Pour revenir au Japon, l'affaiblissement bureaucratique s'est accompagné d'un renforcement du poids des responsables politiques du Parti libéral-démocrate (PLD) qui n'ont pas brillé par leur intelligence. Il faut aussi se souvenir qu'avant les années 1990, la plupart des Premiers ministres ou des ministres eux-mêmes étaient d'anciens bureaucrates. On peut bien sûr ne pas les apprécier, mais on peut rappeler que KISHI Nobusuke, SATÔ Eisaku ou encore NAKASONE Yasuhiro avaient occupé des postes dans l'administration avant de faire de la politique et devenir chef du gouvernement. Ce qui distingue les dirigeants actuels, c'est le népotisme. J'appelle ça la *"dévolution génétique"* avec des politiciens de la 3[e], 4[e] voire 5[e] génération qui semblent devenir au fur et à mesure de moins en moins intelligents. Ils ne sont peut-être pas aussi idiots que Trump *(rires)*, mais ils ne se montrent guère brillants. La façon dont l'actuel Premier ministre ABE Shinzô gère les sujets historiques contribue à créer des tensions avec tout le monde. Son désir de réviser l'article 9 de la Constitution – pourquoi pas – s'exprime de manière très provocante. Il agit un peu à la Trump sans que cela se justifie, créant une multitude de petits problèmes qui empêchent de résoudre les sujets les plus urgents. Autrement dit, je pense que cela explique pourquoi on constate une certaine paralysie au sommet.

Mais ce n'est qu'une partie de l'explication. Il faut aussi regarder du côté de la société japonaise elle-même qui est devenue plus libérale. Les Japonais se montrent plus sceptiques à l'égard de l'autorité de l'Etat. Dès lors, le modèle de gestion sociale tel qu'il avait fonctionné par le passé est bien plus difficile à utiliser désormais. Il reposait en grande partie sur le rôle des femmes au foyer organisées en diverses associations. De nos jours, elles sont moins nombreuses. Les jeunes femmes travaillent, leur niveau universitaire est bien plus élevé et on a vu apparaître de plus en plus de réticences à appartenir à un système désuet d'infrastructures sociales et de mobilisation de masse. Tout cela semble passé de mode pour les plus jeunes. Il ne faut pas non plus négliger cet aspect des choses.

**Le tournant s'est produit dans les années 1990.**

**S. G. :** Oui, il faut en effet remonter à cette époque. Je me souviens que la Banque du Japon procédait encore au début de cette décennie à des campagnes appelant à faire des économies comme celles menées quelques années auparavant en s'appuyant sur ces infrastructures, mais dix ans plus tard, cela semblait beaucoup moins d'actualité. Elles perdaient de leur force et de leur efficacité, et les messages n'étaient plus les mêmes.

**D'après l'expérience passée du Japon, de quoi les autres pays devraient s'inspirer pour avancer ?**

**S. G. :** Ils devraient s'appuyer sur un réseau d'associations au niveau le plus bas de la société dont on a pu mesurer l'efficacité autrefois. Il y a quelques jours, dans le *Japan Times,* un de mes anciens étudiants Paul Kreitman a publié un article dans lequel il évoquait son pays d'origine, la Grande-Bretagne, où il existait par le passé un très grand nombre d'associations locales susceptibles de relayer les messages gouvernementaux et de s'assurer de leur application comme, par exemple, le port du masque. Ce type de structures renforce l'efficacité des mesures car elles sont au plus près de la population. Au Japon, on a vu également qu'il était plus facile de disposer d'organisations susceptibles de s'occuper des personnes âgées, de leur apporter de la nourriture et de les sortir de l'isolement. C'est d'autant plus important que cette crise du coronavirus les touche particulièrement et que, si l'on veut que les plus jeunes reprennent le chemin du travail, il faut être en mesure de les protéger. Tout cela est possible grâce à un réseau de volontaires. Cela pourrait donc apparaître comme un modèle puisque le Japon dispose encore en partie de cette infrastructure. Mais je ne sais pas si c'est quelque chose que l'on peut imaginer en dehors de quelques pays, comme le Royaume-Uni, où l'on peut facilement mettre sur pied des groupes de bénévoles. Autrement dit, il s'agit d'un modèle coordonné par l'Etat qui doit être centralisé afin que l'ensemble des personnes impliquées suivent la même politique.

**Pensez-vous que le Japon ait quelque chose à enseigner aux autres pays ?**

**S. G. :** C'est une question intéressante. Je n'ai pas l'impression qu'il y ait un modèle japonais et que le Japon lui-même cherche à défendre une quelconque approche de la crise. Je pense plutôt que nous avons à faire à une nouvelle phase de *"nihonjin ron",* c'est-à-dire cette idée qu'il existe une exception japonaise. La plupart des Japonais, y compris au sein du gouvernement, ne considèrent pas les choses de façon globale, mais ils estiment qu'ils sont "uniques". Ils sont en meilleure santé que le reste du monde, ils sont plus propres, plus intelligents et c'est pour cela que ça marche. Personne d'autre ne peut le faire car personne d'autre n'est Japonais. A titre de comparaison, on voit que la Corée du Sud, tout aussi chauvine que le Japon, cherche à promouvoir leur réponse à la crise. Ce que les Sud-Coréens ont réussi à faire est impressionnant et leur volonté de le défendre face au reste du monde l'est également.

**PROPOS RECUEILLIS PAR ODAIRA NAMIHEI**

# SOCIÉTÉ Changements à tous les étages

**Les sociologues David H. Slater et YAMADA Masahiro analysent les effets de la Covid-19 sur les Japonais.**

Comment la Covid-19 affecte-t-il les relations humaines au Japon ? *Zoom Japon* a posé la question à deux professeurs : David H. Slater et YAMADA Masahiro.

Observateur quelque peu privilégié de la jeunesse japonaise, David H. Slater est professeur d'anthropologie culturelle à l'université Sophia. Ses recherches portent sur la culture des jeunes, les inégalités sociales, les effets du séisme de mars 2011 et sur les réfugiés étrangers au Japon. Non content d'étudier ces sujets, il a également organisé et coordonné un certain nombre de projets, notamment les archives orales numériques "Voices from Tohoku" et "Refugee Voices Japan". *"Les étudiants de Sophia sont formidables. Ils sont un peu différents des étudiants universitaires habituels, car nombre d'entre eux ont grandi à l'étranger et sont maintenant revenues au Japon tout en s'identifiant encore comme des Japonais. Surtout maintenant, ils sont tous chez eux et n'ont rien à faire, alors en tant qu'enseignant, j'essaie de profiter de leur temps libre et de leur énergie accumulée pour les impliquer et leur faire voir la situation d'un œil plus critique"*, explique-t-il.

Avec un autre professeur de son université, NAKANO Kôichi (voir *Zoom Japon* n°67, février 2017), il s'est intéressé aux jeunes militants japonais. Pendant de nombreuses années, l'activisme a été plutôt inactif jusqu'à ce que la triple catastrophe liée au tremblement de terre du 11 mars 2011 et les projets de loi du gouvernement sur la sécurité en 2015 entraînent une résurgence des protestations et des manifestations populaires. *"Ce mouvement particulier n'était pas vraiment durable"*, note-t-il. *"Il n'était pas ancré dans un contexte institutionnel comme l'université. Il n'avait pas de sections universitaires comme dans les années 1960 et 1970. Même des groupes comme les SEALD (Students Emergency Action for Liberal Democracy) n'ont pas duré très longtemps* (voir *Zoom Japon* n°83, septembre 2018). *Cependant, ces actions se déroulent généralement par vagues, avec une période de militantisme suivie d'une période d'inactivité. Nous avons donc pensé que le moment présent pourrait marquer leur retour. Jusqu'à présent, cela ne s'est pas encore produit, mais j'entends dire que certains groupes de jeunes se réunissent à nouveau. Voilà qui est intéressant. Nous pourrions assister à une certaine mobilisation lorsque l'état d'urgence sera levé"*.

Selon le professeur de l'université Sophia, plusieurs facteurs limitent l'engagement au Japon. *"Tout d'abord, il y a encore une sorte de stigmatisation contre le fait de devenir trop engagé politiquement"*, constate-t-il. *"On pourrait imaginer que tous les 10-15 ans, les gens retournent dans la rue, mais la plupart des jeunes préfèrent une sorte d'engagement social non conflictuel comme le bénévolat et le soutien à des populations défavorisées* (voir pp. 7-8). *Ils sont encore assez hésitants lorsqu'il s'agit de manifester. Je pense que l'une des raisons pour lesquelles les jeunes Japonais sont si peu engagés politiquement est l'absence de modèle qui pourrait les inspirer, à l'instar d'Alexandria Ocasio-Cortez aux Etats-Unis qui a une réputation nationale et n'a pas peur de défier l'autorité. Au Japon, les personnes âgées de 25 à 40 ans sont plutôt silencieuses. Ici, les étudiants ne s'identifieront jamais à des politiciens plus âgés"*.



Eric Rechsteiner pour Zoom Japon

*"Les couples n'attachent pas une grande importance à l'intimité", note le sociologue YAMADA Masahiro.*

David H. Slater pense que le système éducatif devrait assumer une partie de la responsabilité de la faible compréhension de la politique contemporaine et d'après-guerre pour de nombreux étudiants. *"Ils en savent plus sur Martin Luther King que sur les manifestations qui se déroulaient à la même époque ici au Japon"*, rappelle-t-il. *"L'école devrait aider les élèves à examiner les causes sociales et les schémas d'injustice, mais peu d'entre eux ont été exposés à ces choses. Les SEALD ont vraiment dû s'instruire sur ce sujet. Mais il est difficile d'attendre des étudiants ordinaires qu'ils apprennent eux-mêmes l'histoire du Japon d'après-guerre* (voir *Zoom Japon* n°79, avril 2018). *Plus précisément, en tant qu'enseignants, nous ne faisons pas ce qu'il faut pour que les étudiants puissent prendre position, formuler leurs propres opinions et les défendre contre d'autres opinions. Ils n'ont pas l'habitude de nous défier, ni de se défier les uns les autres. Par conséquent, même dans le contexte de la crise des coronavirus, la plupart n'adoptent pas un point de vue critique sur la circulation et la consommation de l'information. Nous savons très peu de chose sur la façon dont le gouvernement gère la situation. On pourrait donc imaginer que les jeunes voudraient en savoir plus"*, ajoute-t-il.

Loin d'être engagés avec d'autres étudiants, de nombreux jeunes au Japon semblent se replier dans leur bulle médiatique. *"Je pense qu'ils passent juste encore plus de temps derrière leurs écrans. Puisqu'ils sont tous chez eux, tous en ligne, on aurait pu imaginer que la densité des réseaux de médias sociaux serait plus élevée, et qu'il y aurait plus de contacts entre eux. Or, cela ne semble pas être le cas. En d'autres termes, ils vivent cette période comme un moment d'isolement. Ils regardent un peu plus les nouvelles, mais en même temps ils se retirent dans leur famille et loin du flux des médias sociaux, ce qui est assez inattendu. Presque tous mes étudiants m'ont dit qu'ils savourent cette opportunité et que ce temps passé en famille semble être important. Bien que je suppose que lorsque l'école reprendra, les choses devraient à nouveau changer"*, note l'enseignant. *"Bien sûr, nous parlons surtout d'enfants riches issus d'universités haut de gamme. Les étudiants moins privilégiés travaillent toujours dans des magasins de proximité et occupent d'autres emplois à temps partiel, et ils ont du mal à s'en sortir parce qu'ils savent qu'ils sont en danger. Lorsque vous travaillez au FamilyMart (chaîne de supérettes ouvertes 24h/24), un petit masque ne vous sauvera pas. Il y a une nette division des classes en ce sens, les privilégiés s'isolant chez eux, tandis que les moins fortunés sont toujours dehors à se battre pour n'importe quel emploi qu'ils*


Eric Rechsteiner pour Zoom Japon

*David H. Slater est professeur d'anthropologie culturelle à l'université Sophia.*

*peuvent trouver"*, constate-t-il. Avec la fermeture de nombreuses entreprises, beaucoup d'étudiants n'ont pas pu garder leur emploi à temps partiel, et leur seule option est d'accepter ce qui reste disponible, à savoir des emplois plus difficiles et plus sales, comme le nettoyage, qui est difficile dans le meilleur des cas, et qui est même dangereux aujourd'hui. *"Etre étudiant est également difficile pour certains jeunes. Il faut penser que les universités gagnent beaucoup d'argent, et maintenant elles n'ont même plus besoin de nettoyer les bâtiments car pour l'instant toutes les conférences se font en ligne. Je suis donc sûr qu'ils ont licencié tout le personnel de nettoyage et d'autres personnes, mais j'ai entendu dire que personne ne remboursait les frais de scolarité. A Sophia, nous avons créé un fonds pour les étudiants qui ont été affectés. Ils peuvent demander une réduction des frais de scolarité et parfois même un peu plus. Mais même ici, je connais quelques étudiants qui ont dû abandonner parce qu'ils ne peuvent pas payer leurs frais de scolarité et leurs prêts. Ces choses montrent que la société japonaise est loin d'incarner cette grande classe moyenne stable que l'on a tant vantée"*, explique David H. Slater.

*"Certains étudiants n'ont même pas la possibilité de retourner dans leur famille. Certains d'entre eux n'ont pas d'ordinateur, ils ne peuvent donc suivre des cours en ligne que par le biais de leur smartphone. Une de mes étudiantes m'a dit qu'elle pouvait payer les frais de scolarité parce qu'elle avait économisé suffisamment d'argent, mais que si elle suivait les cours en ligne depuis chez elle, tout le monde verrait où et comment vit sa famille. Elle a une certaine image publique, et elle ne veut pas partager l'environnement dans lequel elle vit. L'implication dans son raisonnement est qu'elle a cultivé un look de classe moyenne - dans sa façon de s'habiller, etc. - et qu'elle a peur de montrer la réalité de son quotidien. Elle a donc fini par emménager chez une amie, et tant qu'elles n'auront pas de cours en même temps, tout ira bien."*

Professeur de sociologie à l'université de Chûô, YAMADA Masahiro est l'un des chercheurs les plus influents. Certaines des expressions qu'il a forgées, comme *parasaito shinguru* [célibataire parasite] et *konkatsu* [recherche d'un partenaire conjugal], sont entrées dans le vocabulaire général. Il est spécialisé dans les questions familiales et de genre.

Selon lui, l'un des aspects les plus intéressants de la crise sanitaire actuelle est qu'elle a poussé les gens à adopter de nouveaux modes de vie. *"Au Japon, comme vous le savez, le télétravail n'est pas vraiment une option car de nombreuses entreprises n'y sont pas habituées"*, rappelle-t-il. *"Un de mes étudiants m'a dit en plaisantant à moitié que parce que son père continue à aller travailler tous les jours comme d'habitude, sa famille a décidé de prendre ses repas séparément, chacun dans sa propre chambre, de peur qu'ils ne soient tous contaminés." (rires)*

Les Japonais abordent les relations entre les sexes – et le mariage en particulier – d'une manière différente des pratiques occidentales. Un cas typique est le *bekkyokon* [mariage de banlieue], un arrangement dans lequel un couple marié ne partage pas la même maison. Ils peuvent louer différents appartements dans la même résidence ou vivre dans le même quartier, et se voir quand ils le souhaitent. Un exemple connexe est appelé *shûmatsukon* (littéralement "mariage de week-end") parce que les époux ne se rencontrent qu'en fin de semaine, généralement parce que pendant la semaine ils sont occupés et travaillent tardivement. En outre, les travailleurs masculins sont souvent détachés par leur entreprise dans une succursale d'une ville éloignée pendant quelques années. Ils laissent généralement leur famille derrière eux et leur rendent visite pendant le week-end.

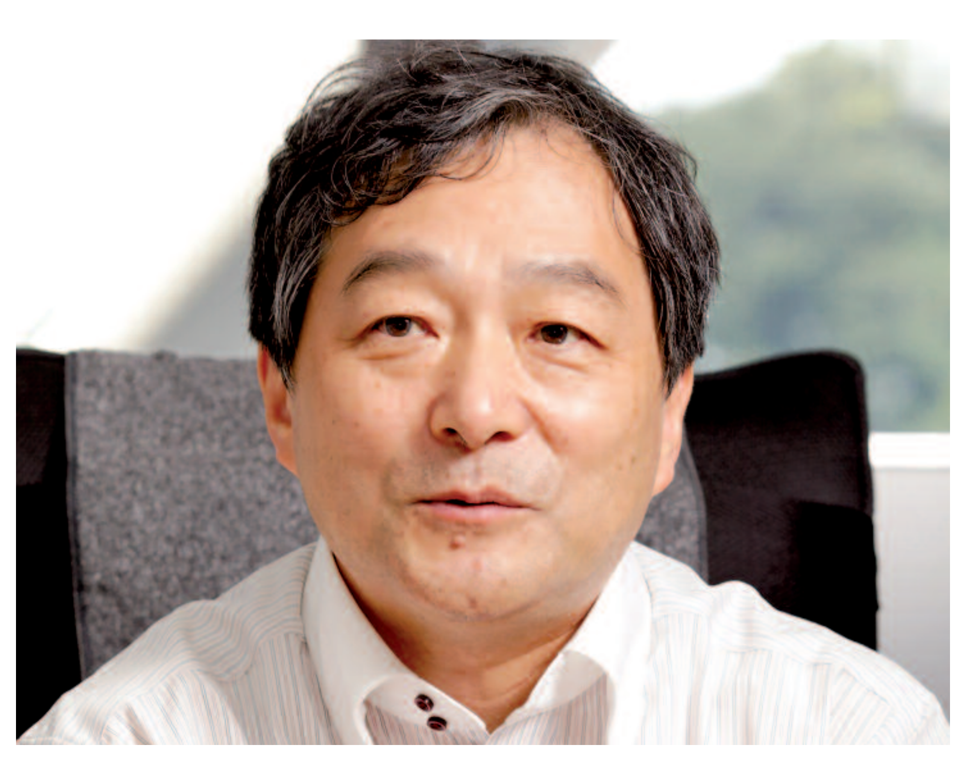
Bien que ces pratiques ne soient pas très répandues, elles suggèrent une mentalité où l'intimité n'est pas considérée comme un élément important du mariage. *"Au Japon, la communication orale, comme donner et demander des conseils ou encore discuter des sujets familiaux n'est pas considérée comme une priorité"*, explique YAMADA Masahiro. *"L'homme et la femme ont des rôles et des compétences différents à l'intérieur du foyer et font attention à ne pas se marcher sur les pieds. De plus, nous avons maintenant tellement de gadgets électroniques que les gens ont encore moins d'interactions : elle regarde la télévision pendant qu'il joue à des jeux sur l'ordinateur, ou ils sont tous les deux absorbés par leur smartphone. Ceci, bien sûr, est vrai partout dans le monde. C'est pourquoi, quand ils passent tous les deux un long moment ensemble, comme maintenant, la maison devient soudain trop petite. Ensuite, s'ils ont des enfants, le mari peut s'irriter parce que ceux-ci sont bruyants ou ennuyeux. Dans d'autres pays, il semble que les cas de violence domestique aient augmenté en raison du coronavirus. Nous n'avons pas encore assez de données concrètes pour savoir si le Japon suit la même tendance, mais davantage de services*

*en ligne et par téléphone ont été mis en place pour répondre à une demande plus importante".*

Un nouveau mot-valise apparu au Japon avec le virus est *korona rikon* [divorce lié au corona]. Une raison typique pour vouloir mettre fin à un mariage est que le mari, tout en passant plus de temps que d'habitude à la maison, n'aide pas aux tâches ménagères ou à l'éducation des enfants. Selon une étude menée par le site Internet Lip Pop, 38 % des personnes interrogées pensent à divorcer ou, du moins, ont des doutes sur leur mariage. En particulier, 46 % des quadragénaires semblent être affectés négativement par la situation. Cependant, le professeur YAMADA a tendance à minimiser l'effet de la pandémie sur les relations entre les sexes. *"Au Japon, le mariage est très souvent une question d'argent et non d'amour"*, raconte-t-il. *"L'idée de l'amour romantique n'a pas vraiment sa place dans la culture japonaise ; elle a été importée d'Occident. Le mari et la femme n'ont peut-être pas une relation idyllique au sens occidental du terme, mais comme leur mariage est principalement basé sur des considérations économiques, il faut une crise majeure pour y mettre fin* (voir *Zoom Japon* n°99, avril 2020). *Il faut se rappeler qu'à la suite de la catastrophe du 11 mars 2011, beaucoup pensaient que le nombre de divorces allait augmenter. En fait, leur nombre est resté plus ou moins stable. Si une tragédie majeure comme celle-ci n'a pas affecté les couples, je ne pense pas que la Covid-19 changera fondamentalement les choses. Statistiquement, la première raison de divorcer pour les Japonais est l'argent ; la deuxième est l'adultère. Mais à cause de la pandémie, les gens ont moins de chances de tromper leur partenaire, donc dans un sens, le coronavirus pourrait avoir un effet positif sur ces relations. Ou peut-être pas : les hommes pourraient insister sur le fait qu'ils ne peuvent pas visiter leurs bars d'hôtesses préférés." (rires)*

Au Japon, on dit que *"le mari doit être en bonne santé et rester en dehors de la maison"*, ce qui signifie qu'un mari en bonne santé travaille dur et constitue un bon atout économique, mais que sa présence à la maison n'est pas requise. En effet, s'il passe trop de temps dans le foyer, il devient une source de travail supplémentaire pour la femme puisqu'il ne participe pas aux tâches ménagères.

*"Il faut comprendre que traditionnellement, les couples japonais n'attachent pas une grande importance à l'intimité personnelle"*, poursuit YAMADA Masahiro. *"Une fois qu'un enfant est né, ils cessent de se serrer dans les bras et de s'embrasser. Le mari et la femme deviennent père et mère ; ils commencent même à s'appeler de cette façon. Cela ne signifie pas pour autant qu'ils perdent tout intérêt à "s'amuser". D'après mes recherches, un homme marié sur dix fréquente les bars d'hôtesses et les prostituées"*. Il souligne que même les jeunes générations se sont désintéressées de la recherche d'un partenaire. *"Comme je l'ai écrit, pour beaucoup de Japonais, passer du temps ensemble devient vite fatigant. Il y a beaucoup de mariages sans sexe ici. Et je ne parle pas seulement des couples mariés. L'idée que flirter, faire la cour, voire avoir des relations sexuelles, est un ennui, s'est récemment répandue parmi les personnes d'une vingtaine d'années. Actuellement, une personne sur quatre reste célibataire au Japon."*



YAMADA Masahiro

YAMADA Masahiro enseigne la sociologie à l'université Chûô.

Dans des ouvrages tels que *Kazoku Nanmin* [Les réfugiés familiaux, 2014, inédit en français] et *Kekkon kuraishisu* [La Crise du mariage, 2016, inédit en français], l'universitaire explique pourquoi, pour de nombreux jeunes Japonais, se marier et fonder une famille n'est plus une idée séduisante. Selon lui, il s'agit d'une tendance à long terme et la pandémie ne fera pas grand chose pour changer l'opinion des gens sur le sujet. *"Les hommes et les femmes dans la trentaine et la quarantaine n'ont absolument aucun problème à vivre avec leurs parents"*, note-t-il. *"Il est vrai que beaucoup d'entre eux ne gagnent pas assez pour louer un logement à eux, sans parler de se marier. Mais il y a même des personnes qui gagnent un salaire décent et qui préfèrent pourtant vivre avec leur mère et leur père. Leur raisonnement est le suivant : pourquoi devrais-je vivre seul alors que ma mère cuisine pour moi et lave mes vêtements ? Et à certains égards, même pour leurs parents, c'est un bon arrangement. Le fait d'avoir leurs enfants non mariés à la maison signifie qu'ils s'occuperont d'eux quand ils seront vieux ou malades."*

En fin de compte, tout est une question d'argent, estime YAMADA Masahiro. *"Il y a 40 ans, l'économie japonaise était dans de bien meilleures conditions et l'idée de se marier séduisait la plupart des gens. La majorité des femmes voulaient convoler et arrêter de travailler, et comme de nombreux hommes avaient un bon emploi, stable et bien rémunéré, il était plus facile de trouver un partenaire adéquat. Puis la bulle économique a éclaté, le marché du travail est devenu instable, de nombreuses personnes ont perdu leur emploi à cause des restructurations. Depuis lors, les contrats non réguliers sont devenus la norme, à tel point qu'aujourd'hui, environ 40 % de la main-d'œuvre japonaise est constituée de travailleurs non réguliers.* (voir *Zoom Japon* n°89, avril 2019). *Cependant, les attentes économiques de la plupart des femmes en matière de mariage n'ont pas changé. En d'autres termes, elles ne veulent pas travailler et attendent de leur mari qu'il soit le principal soutien de famille. Même à l'université de Chûô, où j'enseigne, environ la moitié des étudiantes espèrent devenir des femmes au foyer. Elles savent quel est le type d'environnement de travail - surtout au Japon - et elles n'aiment pas du tout cela. Elles n'aiment pas les très longues heures de travail, le sexisme ou même le harcèlement sexuel qui persistent. Se marier devient donc une échappatoire séduisante. Mais compte tenu de la situation économique actuelle, les chances de trouver une "bonne prise" sont beaucoup plus minces qu'auparavant"*, remarque le sociologue.

*"D'ailleurs, la culture japonaise continue de valoriser les femmes qui restent à la maison et élèvent des enfants. Si votre mari gagne suffisamment d'argent pour subvenir aux besoins de toute la famille, pourquoi une femme devrait-elle trouver un emploi ? Le fait que de plus en plus de familles ont un double revenu ne signifie pas que les femmes veulent travailler. C'est simplement parce que le salaire du mari n'est pas assez élevé"*, conclut-il.

JEAN DEROME

# EXPÉRIENCE Un drôle de printemps 2020

**L'un de nos correspondants raconte son quotidien après l'instauration de l'état d'urgence dans l'Archipel.**

Nous sommes le 14 mai, trente-septième jour depuis que le chef du gouvernement ABE Shinzô a déclaré l'état d'urgence à Tôkyô et à Kanagawa, où je vis et travaille. Plus qu'un couvre-feu strict avec des amendes voire des interpellations pour les contrevenants, comme en Europe, la déclaration du Premier ministre a été un appel à rester chez soi autant que possible. Cependant, comme il s'agit du Japon, les gens ont l'habitude de suivre les recommandations et de faire ce qu'on leur demande (voir pp. 9-10).

Cela dit, peu de gens vivent dans l'isolement, préférant plutôt pratiquer une version légère de la distanciation sociale, ce qu'ils font de toute façon au quotidien, car les Japonais aiment garder leurs distances, quel que soit le virus. Il est bien sûr hors de question de s'embrasser et de s'enlacer, et de nombreuses personnes ayant un rhume ou une allergie saisonnière ont l'habitude de porter un masque.

L'endroit où je vis pourrait être décrit comme une ville endormie, et même en temps normal, il n'y a pas tant de monde que ça. Mais l'atmosphère générale est assez surréaliste. Les seules exceptions notables sont les magasins, où les gens se rassemblent et se mêlent comme d'habitude, comme si ces lieux existaient dans un univers parallèle. Par exemple, il y a une boulangerie près de chez moi, et le week-end, elle est tellement bondée qu'on peut à peine bouger. Dans les rares cas où je sors de la maison et que je passe devant, je peux voir une vingtaine de personnes ou plus se bousculer pour trouver de l'espace et manœuvrer les unes autour des autres comme des chevaliers modernes qui, au lieu d'une épée et d'un bouclier, tiennent un plateau dans une main et une pince dans l'autre, luttant pour leur pain quotidien.

La dernière fois que je me suis aventuré loin de ma ville, c'était au début du mois d'avril. J'ai pris un train pour le centre de Tôkyô afin d'interviewer une personne pour *Zoom Japon*. J'ai alors trouvé ma gare complètement déserte. Je me souviens avoir pensé : *"On dirait la scène d'un film post-apocalyptique, quelque chose comme* Je suis une légende (I Am Legend, 2007), *le film de Francis Lawrence avec Will Smith"*. Puis j'ai compris que cette pandémie était réelle, et non de la science-fiction.




*"Joggeurs, portez un masque ! Ça protège du coronavirus", conseille cette affichette.*

Gianni Simone pour Zoom Japon

J'ai été surpris par le peu de personnes qui se trouvaient dans le train. Pour une fois, trouver une place, même dans le centre de la capitale, ne nécessitait pas de compétences sportives particulières ni de tactiques de guérilla. Il nous a fallu un virus dangereux pour convaincre les Japonais que le télétravail était en fait une bonne alternative. La personne que j'ai interviewée fait partie de celles qui n'ont pas d'autres choix que de se rendre au bureau tous les jours parce qu'il travaille au service des relations publiques. Quant à moi, je travaille beaucoup à la maison, et ma femme est habituée à ma présence autour de la maison. Nous veillons à respecter l'espace de l'autre, et après plus de 20 ans de mariage, nous avons développé une bonne tolérance à l'égard de l'autre. Cependant, d'autres couples ne semblent pas aussi bien s'entendre (voir pp. 11-13).

Deux choses semblent être à l'origine de cette nouvelle vague de conflits conjugaux, principalement chez les personnes âgées de 30 à 50 ans. Tout d'abord, les couples japonais ne sont pas habitués à passer beaucoup de temps ensemble, principalement parce que le mari travaille toute la journée et n'est jamais à la maison. La pandémie les a soudainement obligés à rester tous les deux à la maison, mais au lieu de se sentir chanceux de cette occasion de faire à nouveau connaissance, ils sont frustrés et se sentent étouffés par la présence de leur partenaire. Dans d'autres cas, c'est l'inverse : le mari insiste pour aller au bureau alors que sa femme voudrait qu'il travaille à la maison.

La deuxième raison est liée à la manière différente dont le couple aborde le virus. La femme prend généralement le problème très au sérieux, surtout si elle est mère de famille, tandis que le mari ne semble pas particulièrement préoccupé par la question et ne fait pas attention à porter un masque ou à se laver les mains. Apparemment, une agence de Tôkyô propose désormais des locations à court terme aux personnes qui ne supportent plus leur partenaire et qui souhaitent pratiquer un nouveau type de distanciation sociale, pour échapper temporairement à la vie conjugale.

Depuis ma dernière sortie début avril, ma famille mène une vie très tranquille. Mon monde actuel se limite à un rayon de 3 kilomètres autour de ma maison. La plupart des courses sont livrées une fois par semaine à ma porte, nous avons donc peu de raisons d'aller faire les courses. Plus que la rue commerçante située près de la gare, ma femme et moi préférons explorer le quartier derrière notre maison. Techniquement, nous vivons dans la banlieue de Yokohama,

mais cette zone particulière ressemble plutôt à la campagne. Nous faisons de longues promenades le long de la rivière toute proche ou nous visitons un parc à 30 minutes de marche. Notre rivière est célèbre pour ses cerisiers, et normalement les chemins sur ses rives sont bondés de monde pendant la saison du *hanami* (contemplation des fleurs de cerisier, voir *Zoom Japon* n°79, avril 2018), mais cette année, nous n'avons aperçu que quelques rares poussettes. Un dimanche, il a même neigé. La vue des fleurs de cerisier couvertes de neige est la dernière chose que je pensais pouvoir connaître de mon vivant. C'était comme si les *kami* (divinités japonaises) voulaient que les gens restent chez eux. Quelques jours plus tôt, KOIKE Yuriko, la très énergique gouverneur de Tôkyô, avait demandé aux habitants de ne pas organiser de rassemblements pour aller contempler les fleurs de cerisier comme c'est la tradition à pareille époque. Cette activité constitue pourtant l'un des principaux attraits touristiques du Japon, et on dit qu'elle génère en moyenne plus de 650 milliards de yens de recettes chaque année.

Du fait de l'état d'urgence, les écoles ont portes closes. Depuis le 2 mars, mes deux fils sont restés à la maison la plupart du temps, mais ils ont pris l'annonce du prolongement du congé de printemps de façon très différente. Toni étudie assidûment tous les jours. Il reçoit même des leçons et des exercices envoyés par ses professeurs par le biais d'une sorte d'application. Luca, au contraire, s'est transformé en vampire. Il dort la plupart du temps et passe ses nuits éveillées à jouer à des jeux, à discuter sur Internet avec ses amis et à réfléchir à la manière d'utiliser les 100 000 yens que le gouvernement a promis à chacun pour atténuer les retombées économiques de l'épidémie de coronavirus.

Au Japon, le mois d'avril marque le début de la nouvelle année scolaire. Les cérémonies d'entrée à l'école ont lieu partout et les rues sont pleines de familles sur leur 31 : les enfants exhibant leur uniforme tout neuf, les mamans avec leurs perles et en talons hauts, et les papas (s'ils ne sont pas trop occupés par leur travail) en veste et cravate. Mais pas cette année. Dans la plupart des cas, les écoles ont annulé ce rendez-vous. Dans certains endroits, la cérémonie s'est déroulée en plein air, les élèves étant répartis dans la cour de l'école pour éviter tout risque de contagion. Néanmoins, quelques écoles n'ont pas renoncé et ont organisé leur cérémonie dans le gymnase, comme d'habitude.

Ce fut le cas de l'école primaire municipale Nakayama de Yokohama, à proximité de mon domicile. Le 6 avril, les 106 nouveaux élèves de première année portant des masques faciaux se sont retrouvés assis à distance les uns des autres pendant que les portes et les fenêtres étaient ouvertes pour permettre à l'air de circuler. Elle n'a duré que 20 minutes, et un seul parent par élève a été autorisé à y assister. Apparemment, de nombreuses personnes se sont interrogées sur le fait de forcer les enseignants et les élèves à quitter la sécurité de leur maison et à utiliser les transports publics, les exposant ainsi au risque d'infection.

En ce qui me concerne, mon travail d'enseignant a été interrompu pendant près d'un mois car mes étudiants, dont la plupart ont plus de 60 ans, ont décidé, à juste titre, de faire une pause et de rester chez eux. De plus, mon université m'a informé qu'au moins jusqu'aux vacances d'été, début août, je devrai enseigner en ligne. Ce n'est pas quelque chose qui m'enchante, car j'aime être en classe avec les étudiants. Mon école a même offert aux enseignants la possibilité de renoncer à leurs cours pour cette année, mais je dois payer les factures.

Le principal casse-tête d'un informaticien semi-analphabète comme moi est d'apprendre à utiliser des plateformes en ligne telles que l'outil de téléconférence Zoom et Manaba (un système d'apprentissage collaboratif basé sur le cloud). En revanche, je pourrai enseigner depuis chez moi en tenue "décontractée", en chemise déboutonnée et sous-vêtements, si je le souhaite.

**G. S.**



Gianni Simone pour Zoom Japon

*Cette année, les cerisiers en fleurs n'auront pas donné lieu à des festivités.*



Gianni Simone pour Zoom Japon

*Une banlieue encore plus tranquille que d'ordinaire depuis l'entrée en vigueur de l'état d'urgence.*

## MANGA Tokyo Revengers récompensé

**Publié en France depuis le printemps 2019, ce manga signé WAKUI Ken a été couronné par le 44e prix du manga Kôdansha dans la catégorie *shônen*. Une récompense méritée pour un auteur atypique puisqu'il a bien connu l'univers qu'il décrit, celui des petites frappes tokyoïtes. Si le thème de *Tokyo Revengers* rappelle *Racaille Blues* ou *GTO*, WAKUI Ken a le mérite de renouveler le genre en mêlant des histoires de gang et intrigue fantastique. Rafraîchissant.**




*Tokyo Revengers, de WAKUI Ken, trad. par Aurélien Estager. Glénat Manga, collection Shonen, 6,90 €.*

## LITTÉRATURE Des nouvelles sur la Toile

**Fondé par Myriam Dartois-Ako qui avait obtenu le prix Zoom Japon de la meilleure traduction en 2014, le site Nouvelles du Japon propose tous les mois de découvrir de nouveaux contenus traduits du japonais : Le 15, une nouvelle inédite ; le 5 et le 25, un nouvel épisode d'un feuilleton littéraire. De CHIGIRA Yûko à IKEZAWA Natsuki (voir *Zoom Japon* n°78, mars 2018) en passant par UMEZAKI Haruo pour le feuilleton *Sakurajima*, les amateurs de littérature japonaise seront comblés.**




*Nouvelles du Japon : https://nouvellesdujapon.com/*

## MUSÉES Visites virtuelles et gratuites

**Fermés pour enrayer la propagation du virus, de nombreux musées à travers le monde ont multiplié les initiatives pour mettre en valeur leurs collections. Plusieurs établissements tokyoïtes ont rejoint le mouvement. C'est le cas notamment du Tokyo National Museum, le plus ancien et plus grand musée du Japon, qui propose une visite en 360° sur Google View (http://bit.ly/2KL9HAd) de ses collections d'art traditionnel ou celles d'art contemporain au sein du National Museum of Modern Art (http://bit.ly/3bbjDxJ). La Galerie Perrotin a aussi mis à disposition ses expositions consacrées à MURAKAMI Takashi, TAKANO Aya et Madsaki (http://bit.ly/3f78qBh). A ne pas manquer.**



*Boshi (La Mère et l'enfant), de Uemura Shôen (1934). National Museum of Modern Art*

## NIHONGOTHÈQUE

### Chin

Alors que les Français faisaient "Tchin !" pour célébrer les retrouvailles en famille ou entre amis à l'occasion du déconfinement, je suis tombée sur un mot japonais ayant la même sonorité : *chin*. Il ne s'agit pas du fameux *chin chin* signifiant le "zizi" dans votre langue, mais du terme que seul l'empereur peut employer pour exprimer "je" et "moi". Ce pronom personnel s'est retrouvé dans une lettre signée par 14 anciens procureurs importants et adressée au ministère de la Justice, suite à un projet de réforme législative que le gouvernement d'ABE Shinzô tente de faire passer. Il porte sur un report de l'âge du départ à la retraite des procureurs, à 65 ans contre 63 ans actuellement. Quand j'ai su que cette affaire faisait polémique, je ne comprenais pas pourquoi car, en général, les "samouraïs modernes" aiment bien travailler longtemps. La lecture de la lettre m'a conduite à saisir que l'enjeu était ailleurs et que, en un mot, le véritable objectif du projet était de repousser la retraite d'un allié du pouvoir, l'ancien procureur général de Tôkyô qui a 63 ans, afin de lui assurer le poste de procureur général du pays. Ses anciens confrères ont ainsi voulu alerter sur la violation de l'indépendance statutaire du parquet par le pouvoir politique. Dans leur lettre, ils pointent du doigt le chef du gouvernement en affirmant que son comportement reflète la célèbre formule de Louis XIV *"L'Etat, c'est moi"*, en japonais *"Chin wa kokka"*. Il faut savoir que *chin*, utilisé avant la guerre, n'a plus été prononcé depuis 1945. Le message est d'autant plus fort que la lettre fait référence également à la citation du philosophe anglais John Locke selon laquelle *"le droit finit, la tyrannie commence"*.



La pandémie du coronavirus m'a fait ignorer tout ça ! Mon attention a été retenue par le décès lié à la Covid-19 de SHIMURA Ken, immense humoriste, notre *"copain d'enfance pour toujours"* qui osait dire *"chin chin !"* à la télé ! Comme quoi il faut rester vigilants face à tous les dangers invisibles.

KOGA RITSUKO

# TRADITION Avec les derniers Chindon'ya

**Figures d'un Japon en passe de disparaître, ces animateurs des rues commerçantes s'accrochent.**

Enveloppée dans un kimono blanc parsemé de fleurs rouges et bleues, NAGATA Mika frappe sur son encombrant tambour *chindon-daiko* tout en chantant les louanges d'un nouveau restaurant de sushis. Son mari Hisashi, quant à lui, montre qu'il maîtrise parfaitement son installation de percussions fixée à sa poitrine, tandis que le clarinettiste Kacchan enchaîne les mélodies les unes après les autres. Mika s'arrête régulièrement pour distribuer les prospectus du restaurant et discuter avec les passants curieux qui sont surpris et visiblement ravis de l'apparition soudaine de la formation dans leur quartier. Le groupe de quatre musiciens flamboyants accompagné par une autre fille qui distribue les prospectus se faufile lentement dans les rues commerçantes de Hiyoshi, un quartier résidentiel du nord de Yokohama.

Mika et Hisashi sont un couple de *chindon'ya* à la tête de l'entreprise Chindon Geinôsha. Mika, le leader, fait ce travail depuis 27 ans et Kyûchan, nom de scène de Hisashi, depuis 25 ans. *"On voit rarement des gens comme nous car les chindon'ya sont devenus une denrée rare. Dans les années 1950 qui furent leur âge d'or, il y en avait entre 2 000 et 3 000 dans tout le Japon, mais maintenant je pense qu'il n'en reste pas plus d'une centaine"*, explique Mika. *"Chindon Geinôsha a été fondée en 2007, lorsque nous nous sommes mariés. Avant cela, nous jouions dans des groupes différents. Notre répertoire va des genres traditionnels tels que* minyô *(chansons folkloriques)* ou hayashi *(musique festive traditionnelle) à la musique pop japonaise et occidentale. Vous avez peut-être remarqué qu'aujourd'hui, Kacchan a même inclus un tube de SMAP. C'est un vétéran qui a une carrière de 20 ans. Il appartient en fait à un autre groupe de chindon'ya, mais il travaille souvent avec nous "en extra". C'est lui qui est chargé de sélectionner les chansons en fonction de la saison, du lieu où l'on se produit, du moment de la journée, ou simplement selon son propre caprice"*, ajoute-t-elle.

*"Nous recevons différentes demandes. Lorsque nous travaillons pour des restaurants ou d'autres commerces, nous faisons ce pour quoi les chindon'ya sont principalement connus, mais récemment, nous recevons beaucoup de réservations pour des événements spéciaux et même de la part de maisons de retraite. Dans ce cas, notre travail consiste à divertir les personnes âgées et leur famille, cela se situe donc entre le spectacle et la fête. Ainsi, chaque année, nous sommes engagés par une ville de Hokkaidô et nous visitons une quinzaine de maisons de retraite en trois jours. C'est un travail difficile, mais en même temps c'est très amusant"*, sourit-elle.

*"Depuis que je me suis lancé dans la profession, nous avons constaté pas mal de changements, à commencer par les clients. Dans le passé, nous avions beaucoup de travail dans les salles de* pachinko *(salles de jeux où les clients tentent de remporter un maximum de billes d'acier qu'ils changeront par la suite en argent) et les* shôtengai *(rues commerçantes). Mais depuis peu, leur situation économique s'est détériorée. Les salles de* pachinko, *par exemple, figuraient parmi nos meilleurs clients. Elles représentaient environ 70 % de notre clientèle, mais les fermetures se multiplient. Aujourd'hui, nous en faisons moins de dix en un an. Quant aux* shôtengai, *elles sont gérées par des associations de petits commerces familiaux. Pendant de nombreuses années, elles constituaient le cœur de chaque quartier, et les habitants y faisaient la plupart de*



Eric Rechsteiner pour Zoom Japon

*Avec le temps, les chindon'ya se sont raréfiés. On n'en compte plus aujourd'hui qu'une centaine.*

*leurs courses, mais depuis les années 1980, elles ont été durement touchées par la concurrence croissante des supermarchés et des centres commerciaux en périphérie. De nombreuses boutiques ont dû mettre la clé sous la porte et même les* shôtengai *qui subsistent sont loin d'être prospères. Dans le passé, lorsqu'elles organisaient des campagnes de promotion, elles embauchaient des* chindon'ya *pratiquement chaque semaine. Aujourd'hui, malheureusement, elles ne le font plus généralement qu'une fois par an"*, confie Hisashi.

Pendant que nous parlons, Hisashi reçoit un appel d'une association commerçante de Kamata, dans le sud de Tôkyô, l'informant qu'en raison de la crise liée au coronavirus, elle doit annuler l'événement pour lequel le groupe avait été engagé.

*"A Aomori, où j'ai grandi, nous n'avions pas de* chindon'ya. *Je ne savais pas de quoi il s'agissait jusqu'à ce que je m'installe à Tôkyô. Le terme "chindon'ya" était utilisé de manière désobligeante, généralement pour se moquer de la tenue d'une personne.* "Vous ressemblez à un *chindon'ya*", *lui disait-on. Après le lycée, j'ai déménagé à Tokyo et j'ai commencé à travailler pour une société d'architecture, mais je préférais de loin sortir boire un verre. C'est ainsi que je suis tombé sur un* chindon'ya. *J'ai immédiatement quitté mon boulot et, comme la plupart des apprentis, j'ai commencé à distribuer des prospectus tout en étudiant sous la direction de mon nouveau patron"*, raconte-t-il.

*"Le chef de ma troupe était une de ces personnes charismatiques qui, où qu'elles aillent, attirent immédiatement l'attention de tout le monde. Il dégageait une confiance et une énergie incroyables. Il m'a fait ressentir le pouvoir du divertissement. Le voir jouer a été une expérience vraiment émouvante, et pour quelqu'un comme moi qui s'était essayé au théâtre en amateur, ce fut une révélation. J'ai décidé sur-le-champ que je voulais suivre ses traces. J'ai encore un long chemin à parcourir avant d'atteindre son niveau, mais je suis heureux d'avoir choisi cette voie. J'aime le fait que partout où nous allons, nous apportons du bonheur et de bons moments. Comme vous l'avez vu, tout le monde s'arrête*

Eric Rechsteiner pour Zoom Japon

NAGATA Mika exerce sa profession depuis 27 ans toujours avec la même passion.




Eric Rechsteiner pour Zoom Japon

*Les* chidon'ya *sont souvent engagés pour faire la promotion de petits commerces.*

*et apprécie notre performance. Ce travail donne la possibilité d'établir un échange très direct et sans intermédiaire avec les gens. Nous ne sommes pas sur scène en train de jouer ou de chanter. Nous nous produisons littéralement au niveau de la rue, parmi les gens ordinaires, et nous ne manquons jamais de susciter une réaction instantanée et de faire naître des sourires sur leurs visages"*, se réjouit Hisashi.

*"Même d'un point de vue commercial, il est bon de savoir que notre approche de la publicité se traduit généralement par un réel intérêt pour nos clients. Non seulement les passants prennent le dépliant – ce que la plupart des gens évitent comme la peste lorsque quelqu'un se contente de le distribuer au coin d'une rue – mais ils s'arrêtent en fait pour se renseigner sur le lieu annoncé, son emplacement, etc. Bien sûr, cela ne veut pas dire que nous sommes toujours bien accueillis. De temps en temps, nous croisons un grincheux qui nous trouve agaçants, mais cela fait partie de notre travail. Quand j'étais plus jeune, ce comportement me dérangeait, mais maintenant, j'y prête moins attention. Je m'excuse avec un sourire et je continue à faire mon truc. L'inconvénient de ce travail, c'est qu'il n'est pas financièrement sûr. On ne reçoit pas de salaire à la fin du mois. Si nous n'avons pas de travail, cela se traduit par l'absence de revenus. Nous nous inquiétons toujours de connaître notre prochaine prestation. Nous ne pouvons donc pas vraiment refuser une demande, car qui sait si nous aurons un autre appel ou si ce client particulier nous relancera. C'est pourquoi nous alternons constamment entre les jours où nous sommes débordés de travail comme lorsque nous nous rendons à Hokkaidô, et les périodes où nous ne recevons même pas un seul appel. Après tout, c'est ce qu'on appelle le* mizu shôbai, *c'est-à-dire une entreprise de divertissement dont le chiffre d'affaires peut être élevé mais dont la rentabilité est incertaine"*, explique-t-il.

*"Chindon Geinôsha compte dix membres. La plupart d'entre eux sont de jeunes diplômés d'une université de musique voisine attirés par notre univers. Mon mari et moi jouons tous les deux du* chindon-daiko. *Nous travaillons rarement ensemble – aujourd'hui, c'était une exception – car nous recevons souvent plusieurs demandes pour le même jour, alors nous nous séparons et dirigeons différents groupes. Le nombre de personnes mobilisées pour une prestation donnée varie en fonction de la nature de l'événement et le budget du client"*, ajoute, pour sa part, Mika. *"Notre maison est également le siège de notre entreprise. Lorsque nous effectuons une prestation, les membres juniors viennent chez nous vers 8h du matin. Nous mettons du maquillage et des kimonos et nous partons. Nous travaillons pendant sept heures, nous nous arrêtons pour le déjeuner et faisons une autre pause dans l'après-midi. Nous passons nos journées de congé à nettoyer nos costumes, à faire des travaux d'entretien, à répéter pour les fêtes qui arrivent ou les spectacles sur scène, et surtout à rendre visite à la police pour obtenir le très important* dôro shiyô kyoka *(permis de circuler) sans lequel nous ne pouvons pas nous produire dans la rue. C'est en fait la seule chose que je déteste dans ce métier. Nous devons y aller deux fois, d'abord pour demander et ensuite pour obtenir le permis. Et nous devons débourser environ 2 000 yens"*, note-t-elle.

*"Les bases de notre profession sont les mêmes partout, mais il peut y avoir quelques différences selon les régions. Les* chindon'ya *de Tôkyô et de ses environs, par exemple, sont beaucoup plus démonstratifs lors de leurs prestations promotionnelles. Les troupes de la région du Kansai (Ôsaka, Kôbe), en comparaison, sont plus élégantes et discrètes. Elles n'ont pas besoin d'en faire trop, car les passants sont moins timides, plus bavards et plus curieux que dans le Kantô (région de la capitale). J'ai choisi ce métier parce que je peux vraiment m'amuser au travail. Le type qui l'a inventé, qui a eu l'idée d'ajouter de la musique au fastidieux travail de promotion, était un génie. Je peux me réveiller de mauvaise humeur, ou avoir la gueule de bois* (rires), *ou encore avoir envie de rester au lit plutôt que d'aller travailler, mais une fois que la musique commence à jouer, je plonge dans le personnage et tous les soucis et les mauvais sentiments disparaissent comme par magie"*, assure la dame au kimono blanc tout en continuant de frapper sur son tambour.

**Gianni Simone**

# Afin d'accompagner la redémarrage de l'activité économique, voici la liste des commerces japonais annonceurs qui continuent ou qui reprennent leur activité. Pour les soutenir n'hésitez pas à faire appel à eux.

**Aki** (restaurant)
**Vente à emporter.** Ouverture selon l'autorisation préfectorale.
11bis Rue Sainte-Anne, 75001 Paris. *https://www.akirestaurant.fr/*

**Aki boulangerie**
**Vente à emporter.** Du lundi au samedi de 8 h 30 à 19 h 30.
Ouverture selon l'autorisation préfectorale.
16 Rue Sainte-Anne, 75001 Paris
*https://www.instagram.com/akiboulangercafe*

**Aki Café** (café-restaurant)
**Vente à emporter & livraison** via Deliveroo. Du lundi au samedi de 11 h 30 à 19 h. Ouverture selon l'autorisation préfectorale.
75 Rue Sainte-Anne, 75002 Paris

**AtsuAtsu** (restaurant)
**Vente à emporter & livraison** via Uber Eats et Deliveroo.
Lundi au vendredi de 11 h à 14 h 30
88 Rue de Richelieu, 75002 Paris. *https://www.atsuatsu.fr/*

**Azabu** (restaurant)
**Vente à emporter & livraison** via Uber Eats et Deliveroo.
De 11h30 et de 18h30. (nombre de couverts limités)
3 Rue André Mazet, 75006 Paris. Tél : 01 46 33 72 05
*https://www.facebook.com/azabuparis/*

**Bookoff** (librairie)
**Ouverte** du lundi au samedi de 10 h à 19 h 30
Quatre septembre : 11 rue Monsigny 75002
Châtelet : 9 rue Saint Martin 75004
Bastille : 90 rue du Fbg. Saint Antoine 75012
*https://www.facebook.com/bookoffparis/*

**CCO - Comptoir change opéra**
9 Rue Scribe, 75009 Paris
Vente en ligne : *https://www.ccopera.com/*
Le rachat garanti de yens est prolongé jusqu'au 1er septembre 2020.

**Destination Japon** (agence de voyage)
Réservation et renseignement par téléphone et en ligne :
Tél : 01 42 96 09 32 de 10 h à 16 h du lundi au vendredi
*https://destinationjapon.fr/*

**Espace Japon** (centre culturel et cours de japonais)
12 rue de nancy 75010 Paris. *https://www.espacejapon.com*

**Hokkaido** (restaurant)
**Vente à emporter et livraison** via Deliveroo jusqu'à l'ouverture selon l'autorisation préfectorale.
14 Rue Chabanais, 75002 Paris. Tél : 01 42 60 50 95
Commande : *https://www.bigpicky.com/hokkaido*

**Librarie Junku**
**Ouverte** du lundi au samedi, 10 h - 19 h. Fermée les jours fériés.
**Commande en ligne suivie de livraison ou retrait au magasin possible** : *https://www.junku.fr/*

**Kadoya** (restaurant)
**Vente à emporter.** Ouverture selon l'autorisation préfectorale.
28 Rue Sainte-Anne, 75001 Paris. *https://kadoya.fr/*

**keikaku** (agence de voyages)
**Vente et réservation en ligne :** *https://keikaku.fr/*

**Kimonoya** (boutique)
11 Rue du Pont Louis-Philippe, 75004 Paris. *http://kimonoya.fr*

**Kintaro** (restaurant)
**Vente à emporter et livraison** via Uber Eats et Deliveroo jusqu'à l'ouverture selon l'autorisation préfectorale.
24 Rue Saint-Augustin, 75002 Paris. Tél : Tel.01 47 42 13 14
Commande : *https://www.bigpicky.com/kintaro*

**KIOKO** (épicerie)
**Ouverte** du mardi au dimanche de 11 h à 17 h. Fermeé les jours fériés.
46 Rue des Petits Champs, 75002 Paris
*https://www.facebook.com/Magasin.KIOKO.Almentation.Japonaise/*

**Kunitoraya** (restaurant)
**Vente à emporter** du mardi au samedi de 12 h à 16 h.
1 Rue Villédo, 75001 Paris. Tél : 01 47 03 33 65
*https://www.instagram.com/kunitoraya*

**Laï-Laï Ken** (restaurant)
**Vente à emporter** jusqu'à l'ouverture selon l'autorisation préfectorale.
7 Rue Sainte-Anne, 75001 Paris

**Matsuda** (restaurant)
19 Rue Saint-Roch, 75001 Paris

**MEDIACAFE** (café-restaurant)
**Vente à emporter** du mardi au vendredi de 12 h à 14 h.
12 rue de Nancy 75010 Paris. Tél : 01 47 00 77 47
*https://www.mediacafe.fr*

**Nishikidôri** (épicerie fine)
**Ouverte** le lun. de 10 h à 19 h et du mar. au sam.de 11 h à 19 h.
6 Rue Villédo, 75001 Paris. Tél : 01 42 86 19 59
**Boutique en ligne** : *https://www.nishikidori.com/fr/*

**Ogura** (restaurant)
**Vente à emporter** du lundi au vendredi, uniquement le service de midi.
20 Rue de la Michodière, 75002 Paris

**Sapporo** (restaurant)
**Vente à emporter.** Ouverture selon l'autorisation préfectoraletel.
276 Rue Saint-Honoré, 75001 Paris. Tél : 01 40 15 98 66
37 Rue Sainte-Anne, 75001 Paris. Tél : 01 42 60 60 98

**Satsuki** (épicerie)
**Ouverte** du lundi au samedi de 11 h à 19 h
37, Avenue Lacassagne 69003 Lyon. Tél: 09 80 82 97 52
**Boutique en ligne** : *https://www.satsuki.fr/*

**Sumibi Kaz** (restaurant)
**Vente à emporter et livraison** via Uber Eats, Deliveroo, Just Eats.
Du mar. au sam. de 12 h à 14 h 30 / de 19 h à 21 h. Fermé les jours fériés.
11 Rue de Montyon, 75009 Paris. Tél : 01 45 80 26 98
*https://www.facebook.com/sumibikaz*

**Association Culturelle Franco-Japonaise de TENRI**
**Ouverte** sous certaines conditions à vérifier sur :
*https://www.facebook.com/AssociationTenri*
8 - 12 Rue Bertin Poirée, 75001 Paris

**Tonkatsu Tombo** (restaurant)
**Vente à emporter.** Ouverture selon l'autorisation préfectorale.
14 Rue de l'Arrivée, 75015 Paris. Tel. 01 42 22 61 83

**Patisserie TOMO**
11 Rue Chabanais, 75002 Paris. *http://patisserietomo.fr/*

**Toraya** (patisserie et salon de thé)
**Boutique ouverte** du lundi au samedi de 11 h à 18 h. Fermée les jours fériés. 10 Rue Saint-Florentin, 75001 Paris
*https://www.toraya-group.co.jp/toraya-paris/*

**Verasia** (librairie)
**Boutique en ligne :** *https://verasia.fr/*

**Voyage à la carte** (agence de voyage)
**Ouverte.** 48 Rue Sainte-Anne, 75002 Paris. Tél : 01 42 96 91 20
*www.japantravel-centre.com/fr*

Liste rélisée à partir d'informations reçues en date du 26/05/2020



# IDÉE Se protéger en croquant un yôkai

**Figure issue du folklore, l'Amabié qui guérit des maladies contagieuses fait désormais recette.**



DR

*Des bonbons à l'effigie d'*Amabie*, ce yôkai guérisseur des maladies contagieuses.*

Connaissez-vous Amabié, ce *yôkai* (esprits, démons, voir *Zoom Japon* n°75, novembre 2017) prophétique guérisseur de maladies contagieuses ?
Selon la croyance, ce *yôkai* surgissant de la mer sous la forme d'une sirène serait le signe annonciateur d'une bonne récolte ou au contraire de la propagation de maladies contagieuses. Un document du XIXe siècle recommande de brandir son effigie pour échapper à la catastrophe. Cette figure mythique, qui n'était pas forcément célèbre, a bien vite été rappelée depuis la pandémie de la Covid-19, afin de détourner le mal qui s'abat sur nous.
Les dessins de cet adorable monstre marin se sont mis à fleurir sur les réseaux sociaux sous le hashtag *#amabiechallenge*. Mais la vogue ne s'arrête pas là. Début avril déjà, on a commencé à assister à l'apparition de pâtisseries en forme d'Amabié partout dans l'Archipel.
On le retrouve le plus fréquemment dans la pâtisserie japonaise traditionnelle, puisque la pâte blanche qui en est la base est facile à modeler et colorer. Chacun imagine son Amabié, afin qu'il soit aussi appétissant que mignon à regarder.
Midori Seika, une pâtisserie populaire d'Ôsaka, vend des sucettes "Amabié" à 300 yens (2,6 euros) ; chez Isogo Fûgetsudô, pâtisserie traditionnelle située à Yokohama, il est possible de commander une friandise sophistiquée qui arbore un motif d'Amabié et de vagues bleues, autre motif traditionnel. Le *dorayaki* (voir Zoom Japon n°79, avril 2018), connu en France grâce au roman et au film *Les Délices de Tokyo (An,* voir *Zoom Japon* n°56, décembre 2015), est désormais décliné sous la forme de cette sirène. La pâtisserie occidentale ne fait pas exception. Tarte au fromage en forme d'Amabié, beignets sur lesquels est peinte la figure d'Amabié à l'aide de chocolat blanc coloré en couleur pastel, biscuits salés et sucrés ornés de la figure du *yôkai*…
Sur les réseaux sociaux, chacun poste ses bentô en forme d'Amabié, composés de jambon, d'algue *nori*, de maïs ou de brocoli, et neuf restaurants traditionnels de la région de Niigata (voir *Zoom Japon* n°98, mars 2020) ont élaboré ensemble un amabié-bentô en vente tous les dimanches.
Tout est bon dans l'Amabié, à condition qu'il n'ait pas un goût amer, contrairement à ce qu'affirme le dicton selon lequel *"les bons médicaments sont durs à avaler"*. La situation actuelle est déjà suffisamment pénible, nul besoin de nous forcer à ingurgiter un aliment amer. Notre corps a besoin de douceur, d'espoir pour l'avenir.
Même dans la culture occidentale, des pains en forme de monstres, de déesses ou d'autres motifs symboliques, dont on disait qu'ils procuraient une force spirituelle, étaient façonnés lors de fêtes. Les talismans à ingérer existent aussi au Japon. La culture culinaire japonaise est riche de plats associés à des rites religieux qui, lorsque nous les assimilons dans notre corps, apportent bonheur ou longévité ou protègent du malheur… Rien d'étonnant donc, à ce qu'apparaissent ces Amabié en pâtisserie. C'est, en quelque sorte, une homéopathie symbolique, pour produire un anticorps psychologique.

SEKIGUCHI RYÔKO

# LA RECETTE DE HARUYO

## SABA-KAN NO NANBANZUKE
(Maquereaux marinés à la méridionale)



### PRÉPARATION

1 - Égoutter le maquereau et le couper en morceaux. Garder le jus de la boîte.
2 - Dans un plat, mélanger la sauce de soja, le vinaigre, le *mirin*, le jus de citron et le piment épépiné puis ajouter le maquereau.



3 - Découper l'aubergine, la courgette et le poivron en morceaux, et la carotte en lamelles.
4 - Dans une poêle, chauffer l'huile avant d'y faire sauter chaque légume.
5 - Incorporer les légumes dans le plat avec le maquereau puis laisser macérer pendant 1 heure au réfrigérateur.
6 - Servir et bon appétit !

**Astuce :** Pour les légumes, un oignon, une patate douce, du potiron, des haricots verts peuvent faire l'affaire tant qu'ils ne rejettent pas d'eau en macérant.

### INGRÉDIENTS (pour 2 personnes)

1 boîte de maquereau
1 aubergine (120 g environ)
1 courgette (150 g environ)
2 poivrons verts (60 g environ)
1/2 carotte (80 g environ)
4 cuillères à soupe d'huile
2 cuillères à soupe de sauce de soja
2,5 cuillères à soupe de vinaigre de cidre
1 cuillère à soupe de *mirin* (liqueur de riz)
1 cuillère à café de jus de citron
1 piment rouge



Angeles Marin Cabello pour Zoom Japon

*Iris dans le jardin Hanbê à Hiroshima.*

# A l'heure de "la pluie de prunes"

**Voyager dans l'Archipel lors de la saison des pluies réserve de bien belles surprises contrairement aux idées reçues.**

Juin est un mois très humide au Japon. Ainsi, lorsqu'il débute par 48 heures de pluie incessante, on peut pardonner aux nouveaux arrivants de croire qu'il s'agit du début de la fameuse saison des pluies. Mais ce n'est pas le cas. *"Ce n'est qu'une pluie ordinaire"*, corrige un ami japonais. *"Alors comment savez-vous que vous avez affaire à une pluie de la saison des pluies?" "Ce sera annoncé"*, lâche-t-il.

En effet, vers la mi-juin, l'Agence Nationale de Météorologie proclame que la saison des pluies a commencé. Il ne se passe en fait rien pendant quelques jours. Comme une sentinelle au sommet d'une tour de guet qui surveille l'approche de hordes ennemies, vous scrutez le ciel à la recherche de signes de nuages noirs. Mais c'est le soleil qui l'emporte. Vous commencez à penser que la saison des pluies de cette année va être un fiasco. Mais c'est à ce moment-là que tout commence.

Des pluies torrentielles commencent à tomber sur votre toit avec une intensité surprenante. Heure après heure. Tout comme vous pensez qu'elle ne pourra pas s'intensifier, elle devient plus forte, comme si quelqu'un avait soudainement ouvert le robinet plus fort. Elle s'arrête de temps en temps pour reprendre son souffle, puis recommence avec une vigueur renouvelée.

Le sommeil est impossible. Au lieu de cela, vous restez allongé, inquiet de savoir combien de pluie votre toit pourra supporter. *"Les nuits blanches et les jours de somnolence transforment la vie en une sorte de jeu de survie"*, commente un ami travaillant au quotidien *Chûgoku Shimbun* (voir *Zoom Japon* n°68, mars 2017).

Cela continue comme ça toute la nuit et tout au long du jour suivant. Et la nuit suivante. Trois jours d'affilée. Des traits noirs de moisissure commencent à imprégner le mur du balcon. Les magasins vendent des boîtes de déshumidification en plastique à mettre dans vos armoires. Elles absorbent toute l'humidité pour que vos vêtements ne soient pas mouillés. Les salariés en costume de polyester et en bottes à semelles compensées envahissent l'espace public. Au moins, ils sont autorisés

à enlever leurs cravates, grâce à l'initiative Cool Biz lancée, il y a quelques années, par l'ancien Premier ministre KOIZUMI Jun'ichirô pour permettre des économies d'énergie en limitant l'usage de l'air conditionné. Les lignes ferroviaires sont coupées par des coulées de boue, les routes sont fermées à cause des inondations.

Heureusement, il ne pleut pas tous les jours pendant la saison des pluies. Des déluges interminables alternent avec des journées chaudes. Des averses brèves mais très intenses sont fréquentes, c'est ainsi que les rivières débordent souvent. Comme l'a dit Forrest Gump à propos du Vietnam : *"Nous avons connu toutes les sortes de pluies possibles. Une petite pluie qui pique, une grosse pluie qui tombe de travers, et parfois même une pluie qui semble venir directement d'en-dessous."*

Certains jours peuvent en fait être ensoleillés et agréables, même si le taux d'humidité fait que les conditions restent étouffantes et moites. Votre visage est constamment envahi par la transpiration. *"C'est bon pour notre teint"*, affirme une connaissance.

Pour ceux d'entre nous qui viennent du nord et pour qui la pluie est quelque chose de froid et de désagréable, il est très surprenant que les jours de pluie puissent être aussi chauds qu'un sauna. Chaque année, les précipitations ne sont pas aussi abondantes. De plus, la pluie peut passer d'une légère bruine à un torrent implacable avec du tonnerre et des éclairs. Ce type de phénomènes météorologiques provoque fréquemment des coulées de boue. C'est pourquoi vous verrez souvent des flancs de montagne recouverts d'un treillis de béton dans les zones résidentielles situées au pied des montagnes (plus de 70 % du territoire japonais sont montagneux).

En japonais, la saison des pluies se dit *tsuyu*, ce qui signifie littéralement *"pluie de prunes"*, car elle coïncide avec la maturation des prunes. A cette époque, les rayons des supermarchés sont remplis avec des tas de petites prunes vertes, pas beaucoup plus grosses qu'une olive. A côté d'elles, vous verrez de grands pots en plastique, pour faire de l'*umeshu*, ou vin de prune, un passe-temps très populaire comme

Angeles Marin Cabello pour Zoom Japon

*Chaîne de pluie que l'on trouve à l'extérieur des temples ou des maisons.*


Angeles Marin Cabello pour Zoom Japon

*C'est aussi la période au cours de laquelle les grenouilles réapparaissent et se font entendre.*


Angeles Marin Cabello pour Zoom Japon

*Cérémonie de repiquage du riz au Shukkei-en, jardin japonais situé au cœur de Hiroshima.*

le montre si bien KORE-EDA Hirokazu dans son film *Notre petite sœur (Umimachi Diary,* 2015).
Le *tsuyu* est le fruit de la collision des masses d'air froid du nord et chaud du sud, qui plane sur le Japon pendant environ un mois chaque année juste avant l'été, de début juin à mi-juillet, bien que cela puisse varier selon les régions. Seule l'île de Hokkaidô (voir *Zoom Japon* n°78, mars 2018), la plus septentrionale, y échappe.
Il est compréhensible que, pour la plupart des touristes, le mois de juin ne soit pas un moment très favorable pour visiter le Japon. C'est une bonne nouvelle pour les quelques chanceux qui s'y aventurent pendant cette période. Avec la pluie qui empêche la foule de profiter des attractions extérieures comme les jardins, les temples et les sanctuaires, il est fort possible qu'ils puissent profiter de l'endroit sans avoir l'impression d'être entassés. De plus, la saison des pluies n'est pas toujours aussi sinistre qu'elle y paraît. En fait, elle peut être une source d'émerveillement et de beauté. Il suffit par exemple de prêter attention aux charmantes chaînes de pluie qui pendent à l'extérieur des temples, des sanctuaires et des maisons. Elles ressemblent à une suite de petites cloches en laiton retournées. Lorsqu'il pleut, elles débordent d'eau, créant une cascade scintillante de gouttes de pluie.
Le début du mois de juin marque également la période des cérémonies de plantation du riz. Les pluies de *tsuyu* sont vitales pour la croissance des cultures. A Chiyoda, dans la préfecture de Hiroshima, vous pouvez assister à cette époque à une cérémonie traditionnelle de repiquage du riz. C'est un spectacle fascinant, avec des bœufs décorés avec soin, des planteurs de riz et des batteurs en costumes colorés. Une version réduite de cette cérémonie, sans les bœufs, est également présentée au Shukkei-en, jardin historique situé au cœur de Hiroshima. Même dans les petites rizières situées dans les angles de rue qui abondent encore dans les banlieues japonaises, souvent d'une surface inférieure à 50 mètres carrés, c'est un plaisir de voir les lignes parfaitement parallèles des nouvelles pousses, aussi méticuleusement précises que le gravier ratissé d'un jardin zen.

Ces nouvelles plantations se transforment rapidement en mini écosystèmes florissants. Quelques jours auparavant, les champs étaient encore bruns et stériles depuis la récolte de l'automne précédent. Mais désormais, des grenouilles coassent et une famille de canards se promène autour, engloutissant les têtards. Des libellules bleu ciel s'élancent, des hirondelles fraîchemenwt revenues piquent du nez, des aigrettes et des hérons pêchent, des serpents se prélassent, tandis que les petites pousses vertes du riz nouvellement planté scintillent sous le soleil du matin. Mais quel que soit le nombre de prédateurs qui affluent dans les champs, les nuits sont toujours bruyantes avec le coassement des grenouilles dans les champs inondés.

Les premières grosses bestioles commencent aussi à apparaître – comme les papillons noirs, les sauterelles à nez pointu et les mantes – pour le plus grand plaisir des jeunes enfants qui tentent de les attraper avec de grands filets (voir *Zoom Japon* n°72, juillet 2017). De nos jours où, pour la plupart des gens, se divertir revient à fixer un écran quelconque, sortir et chasser les insectes demeure un passe-temps estival populaire pour de nombreux enfants japonais.

*Tsuyu* est également une saison très colorée, principalement grâce à l'abondance des hortensias, connus sous le nom de fleur de la saison des pluies. Ils sont partout : jardins, berges de rivières, parcs, parcelles en bord de route, comme des constellations de nouveaux-nés roses, blancs et lilas. Les nénuphars jaunes et les iris violets ou blancs font également un beau spectacle dans les jardins des temples et les étangs. Les trompettes violettes des gloires du matin, les grandes roses trémières brillantes, les tournesols éclatants et quelques azalées persistantes garantissent que ces jours de pluie sont tout sauf moroses. En effet, c'est lorsque la pluie tombe que l'atmosphère des jardins japonais est la plus envoûtante.

La combinaison de la pluie, de la chaleur et de l'humidité rend l'ensemble luxuriant et verdoyant. Tout espace non pavé redevient rapidement une épaisse végétation, noyée dans des vrilles rampantes



Angeles Marin Cabello pour Zoom Japon

*Lors de la saison des pluies, les hortensias envahissent le paysage.*

et des épines qui poussent. C'est un vert préternaturel qui détend l'œil et pénètre l'esprit, de la mousse souple et élastique aux forêts de bambous ondulantes qui ornent les collines. Grâce à la pluie chaude incessante, les montagnes sont constamment entourées d'une brume magique, qui s'élève des forêts comme sur un vieux dessin à l'encre de Chine *(sumi-e)*. Des nuages en forme de vampires se déversent et coulent sur les flancs des montagnes, tandis que des arbres solitaires se dressent comme des fantômes sur les crêtes.

La saison des pluies est également le moment idéal pour profiter des sources d'eau chaude *(onsen)*. S'asseoir à l'extérieur, laisser mijoter ses os dans un bain chaud, tout en contemplant les montagnes qui s'élèvent dans la brume puis disparaissent à nouveau dans un kaléidoscope en constante évolution. Si vous vous trouvez près de la mer Intérieure, vous remarquerez que les îles portent toutes des couronnes de nuages pendant la matinée. La brume s'élève comme de la vapeur sur les flancs des collines. Même lors des pluies les plus fortes, les hirondelles de maison restent perchées, gazouillant joyeusement sur les câbles téléphoniques, comme si elles chantaient sous la douche. Il n'est pas difficile de comprendre pourquoi la saison des pluies est un moment d'inspiration pour les poètes et les artistes japonais.

Cela dit, n'oubliez pas de vous munir d'un parapluie. *"Un grand, pas un petit"*, comme le conseille un ami. La saison des pluies se termine aussi brusquement qu'elle a commencé. Un jour, vous vous réveillez avec un ciel bleu éblouissant. L'Agence Nationale de Météorologie confirme que c'est fini pour cette année. Et c'est tout. A partir de ce moment, il ne reste plus qu'une chaleur et une humidité incessantes. Le sommeil sans climatisation devient une épreuve. En quelques jours seulement, la nature perd son éclat vert préternaturel et redevient d'un vert tout à fait classique. Les hortensias flétrissent, les roses trémières se ratatinent sous l'effet de la chaleur. Parfois, on se surprend même à regretter la couleur, la fraîcheur relative et même les pluies de *tsuyu*.

**Steve John Powell**
**& Angeles Marin Cabello**


ZOOM

ZOOM Japon est publié par
les éditions Ilyfunet
12 rue de Nancy 75010 Paris, France
Tel: +33 (0)1 4700 1133

Responsable de la publication :
Dan Béraud
Contact publicité : pub@zoomjapon.info

Ont participé à ce numéro :

Odaira Namihei
Gabriel Bernard
Koga Ritsuko
Eric Rechsteiner
Jean Derome
Gianni Simone
Sekiguchi Ryôko
Steve John Powell
Angeles marin cabello
Maeda Haruyo
Yamada Masahiro
Takachi Yoshiyuki
Kashio Gaku
Taniguchi Takako
Masuko Miho
Etori Shoko
Niitsu Mika
Marie Varéon (maquette)
Noémie Carrara

出版社：エディションイリフネ
ズーム・ジャポン編集部
日本語でお気軽にお問い合わせください。
pub@zoomjapon.info

PEFC

Imprimé sur du papier issu de forêts durablement gérées 100% PEFC sans fibre recyclée fabriqué en Suède.

# Apprenez le japonais sur NHK WORLD-JAPAN

NHK WORLD JAPAN

www.nhk.or.jp/nhkworld/fr/learnjapanese/

Disponible en VOD

## Easy Japanese
やさしい日本語

- Accélérez votre progression avec des expressions simples
- Conseils de voyage et kanji accessibles

Dimanche 18h40

Disponible en 18 langues — 48 leçons de 3 minutes

## Easy Japanese for Work
しごとのにほんご

- Culture & étiquette d'entreprise pour une communication efficace
- Des animations pour apprendre les kanji du monde des affaires

Lundi 15h45

3 langues — 18 leçons de 15 minutes

## Easy TRAVEL Japanese

- Toutes les clés pour votre premier voyage au Japon
- Épisodes courts pour des expressions simples et utiles

5 langues — 8 leçons de 3 minutes

## Japan-easy

- Intro en images à la langue et la culture japonaises
- Explorez l'univers fascinant des kanji

Dimanche 17h45

48 leçons de 15 minutes

NHK WORLD-JAPAN est une chaîne en anglais disponible sur :



canal 473



canal 244



canal 358



canal 548



canal 264

